

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPANO UNIVERSEL

Journal d'Illustrations

Paraissant toutes les semaines

ART, SCIENCES VOYAGES, SPORT, MODES, HUMOUR

— 32 PAGES DE GRAVURES

5 cts.

LE NUMERO

DÉPOT GÉNÉRAL

1560 RUE NOTRE DAME

En face du Palais de Justice.

MONTREAL



Vol. II — No. 24

Samedi, le 29 Aout 1896



**LE SOIR**

**Journal Quotidien**

**PUBLIÉ À MONTRÉAL**

**1650 Rue Notre Dame**

**Boite Postale**



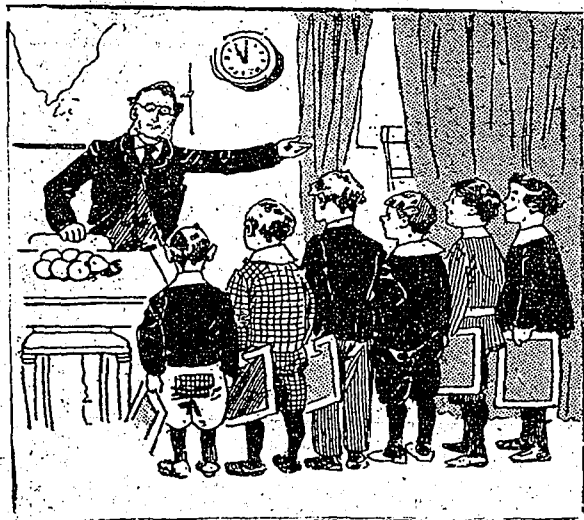
**Telephone Administration 2929**

**1 CENTIN LE NUMERO**

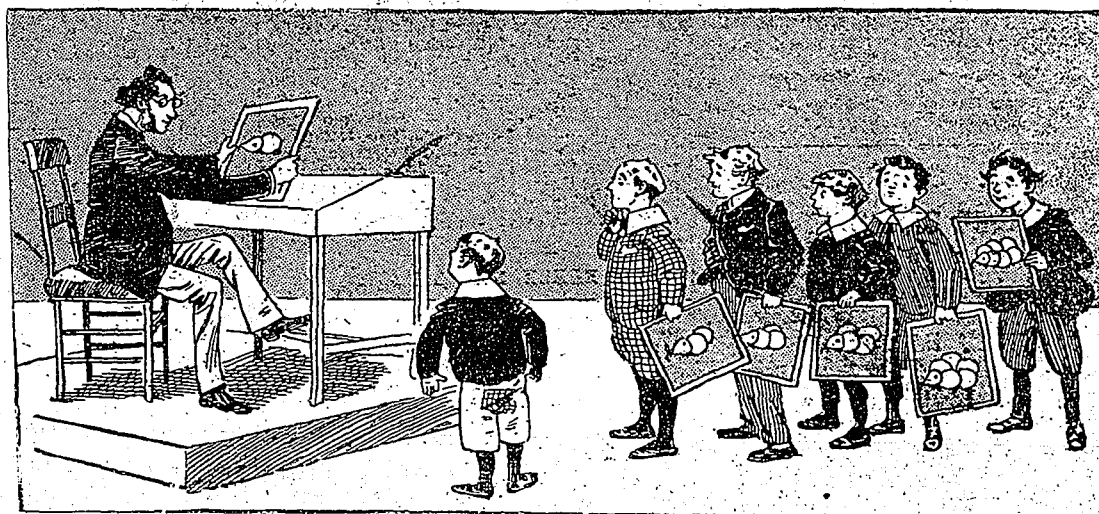


SCENES POPULAIRES - ITALIE—La Consécration de l'enfant.

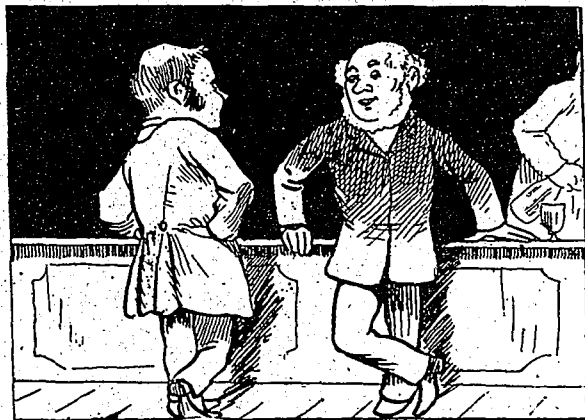
## CROQUIS D'APRES NATURE.



—Chacun de vous aura dix minutes pour croquer ces oranges; vous m'apporterez ces croquis dans l'autre chambre.



—Voyons Jean pourquoi n'avez-vous dessiné que deux oranges.  
—C'est tout ce qui restait m'sieu; j'étais le dernier à les croquer.



—Vous n'avez encore jamais ouvert la bouche dans nos assemblées, mon cher député.

—Pardou, mon cher collègue, vous oubliez toute les fois que vous m'avez fait bailler.



—Quel malheur!.. mon petit qui a avalé une pièce de dix cents!

—Tant mieux, au contraire, il n'est jamais trop tôt pour un enfant de savoir mettre de l'argent de côté.



—Qu'est-ce que vous pensez du verbe?  
—C'est tout le contraire des rois, il s'accorde toujours avec ses sujets.





La Mère Ibrahim.

## LA MÈRE IBRAHIM.

CANTINIÈRE DU 2<sup>me</sup> ZOUAVE.

La mère Ibrahim, qui vient de mourir à l'âge de soixante-treize ans, était née au Caire, mais la France était sa patrie d'adoption et elle se dévoua pour elle.

Cantinière au 2<sup>me</sup> régiment de zouaves, elle accompagna nos soldats sur tous les champs de bataille pendant quarante-cinq ans, en Crimée, en Italie, au Mexique, en Algérie, en Tunisie, au Tonkin.

A la suite des nombreuses blessures qu'elle avait reçues en secourant les blessés au milieu des coups de feu, la vaillante femme avait été l'objet des distinctions le plus flatteuses ; elle s'était vu donner successivement la médaille militaire, la croix de la Légion-d'Honneur et toutes les médailles commémoratives des campagnes auxquelles elle avait pris part.

Malade, elle était venue à Vichy pour suivre un traitement ; c'est là qu'elle est morte, à l'instant même où on allait lui remettre le montant d'une souscription ouverte pour lui assurer ses vieux jours.

Les honneurs militaires ont été rendus à la brave cantinière, et un nombreux cortège suivait son cercueil ; les cordons du poêle étaient tenus par quatre adjutants.

Le montant de la souscription sera employé à l'achat d'une concession perpétuelle et à l'érection d'un monument qui rappellera les états de service de la mère Ibrahim.

Au cimetière, M. Desvignes, au nom de la Société des anciens militaires, a prononcé quelques paroles émus.

« Que le drapeau de la France s'incline, a-t-il dit, sur cette tombe : c'est un salut que la patrie doit à la plus valeureuse de ses femmes ! »

Le capitaine Tirat, de l'infanterie de marine, s'est ensuite ainsi exprimé :

« Mère et sœur de nos anciens compagnons, je t'exprime nos sympathies et nos respects. Oui, tu fus notre compagne partout où le drapeau français a flotté, dans la défaite comme dans la gloire. En Crimée, en Italie, au Mexique, en Afrique, infatigable, tu marchais aux côtés de nos soldats. Pendant l'Année terrible, ton âme de soldat, ton cœur de plébéienne ne faiblit pas un seul instant. Et c'est pourquoi ils sont venus tous ici, les soldats du Mexique, les vieux d'Italie, les jeunes du Tonkin, du Soudan, du Dahomey, pour t'apporter le dernier adieu de ta famille militaire ! »

*Le Petit Parisien.*

## UN TYRAN TYRANNISÉ



Chez lui, dans son palais, sa femme tremble; ses domestiques sont respectueux, obéissant à la parole; tout le monde a peur de lui.



Chez lui à son bureau, sa *typewritteuse* le réduit à une obéissance complète, par la manière dédaigneuse dont elle corrige son style.

La femme d'un employé du télégraphe vient de lui faire une scène interminable de reproches et d'injures : celui-ci n'a pas soufflé mot :

—Eh bien ! qu'est-ce que tu as à répondre ? lui demande-t-elle, furieuse de son silence.

Le mari, après un instant de réflexion :

—J'ai à répondre que si tu avais télégraphié tout ça pour Vancouver, la dépêche t'aurait coûté \$45.

Belle et authentique réponse d'un mendiant :  
Quelqu'un, qui habite la rive gauche, passe souvent les ponts, et il donne volontiers aux miséreux plus ou moins avérés qui y stationnent.

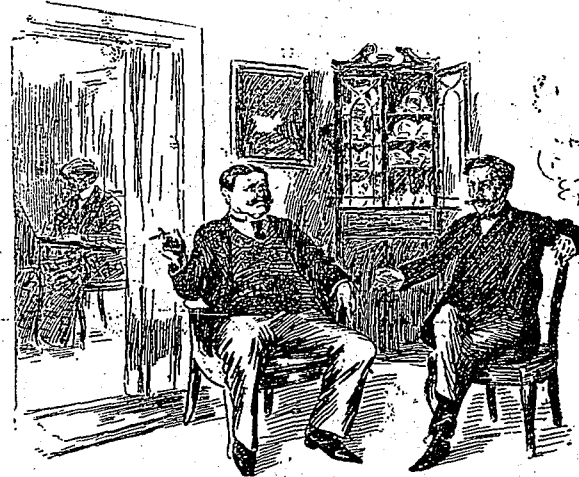
Traversant dernièrement l'un de ces ponts, ainsi que je vous le disais, il s'approche d'un estropié et lui remet son obole en ajoutant :

—Il me semble que je ne vous ai pas vu hier ?

L'autre, alors, avec une fierté quasiment révoltée :

—Monsieur, je ne travail pas le dimanche !

## DÉPLORABLE



—Ma femme pousse décidément trop loin ses idées fin de siècle; elle perd tout ce qui fait le charme de la femme !

—Tu n'en penses pas un mot.

—Comment ! mais songe donc qu'elle fait maintenant ses achats de modes par la poste.

On parle des étés d'une chaleur excessive.

—Oh ! le plus terrible doit encore avoir été celui de 732.

—Ah ! Sait-on combien de degrés il a fait ? demande un naïf.

—Non, seulement la chaleur devint si forte que Charles Martel fondit sur les Sarrasins.

Entendu au tribunal :

—Avez-vous des précédents judiciaires ?

—Oui, votre honneur, j'ai été juré.

## UNE ERREUR



—Moi je ne me trompè jamais, j'ai un coup d'œil sûr, ainsi je suis certain que ces deux voyageurs sont des jeunes mariés.



Les jeunes mariés.—Je suis sûr que la place vous plaira... ma femme est très douce... sa servante peut sortir quand elle veut.... recevoir qui elle veut....

## L'ÉCHOUAGE DU "GÉNÉRAL-CHANZY" SUR LES COTES DE NORVÈGE.

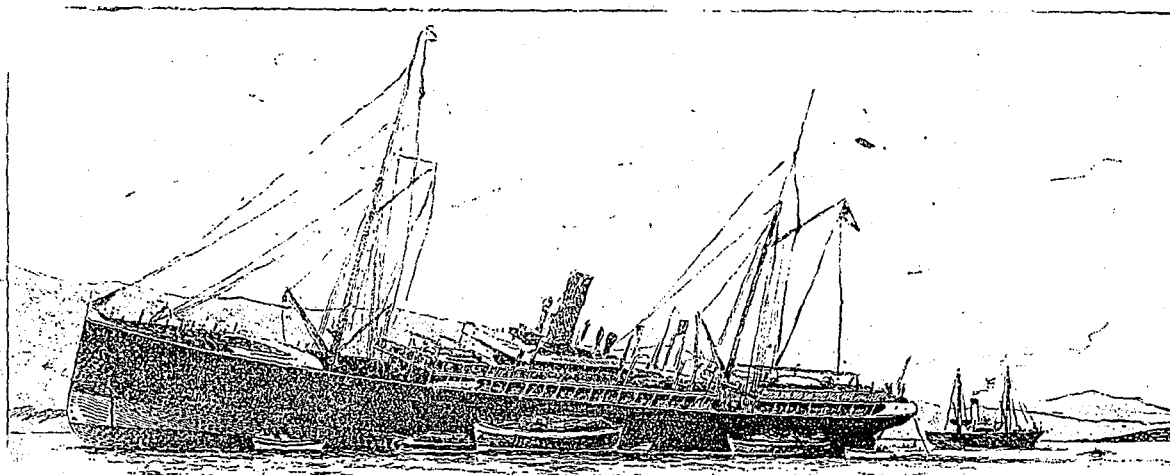
Le voyage du steamer le "Général-Chanzy" transportant une excursion de touristes français au Cap Nord (Norvège) avait commencé sous les plus heureux auspices, "tout allait bien à bord," pour employer l'expression consacrée; on avait déjà touché plusieurs escales intéressantes, quand, le jeudi 9, vers 10 heures du soir (c'est-à-dire avec grand jour à cette saison et sous cette latitude), le navire, qui marchait sous la direction de deux pilotes norvégiens, donna sur des roches à fleur d'eau proches de Floroë et s'échoua net en se couchant fortement sur le côté.

C'est alors que se produisit une intervention, d'ailleurs bien imprévue, celle de l'empereur d'Allemagne. Guillaume II était alors dans les environs, à bord de son yacht le *Hohenzollern*, escorté de trois navires de guerre; il s'était même rencontré la veille de ce jour à Stalheim avec les touristes français et avait, dit-on, été fort sensible aux marques de très correcte courtoisie que ceux-ci lui avaient données.

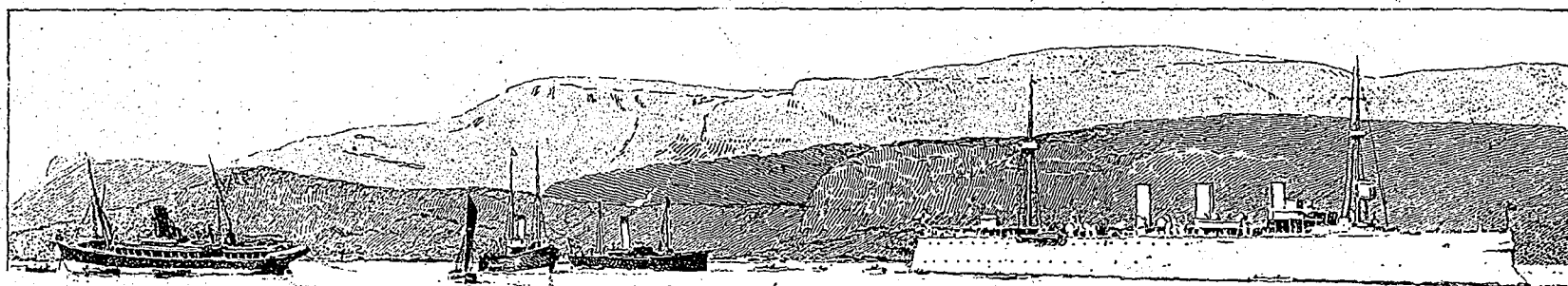
En apprenant l'échouement du *Général-Chanzy*, l'empereur allemand envoya immédiatement l'ordre à un des croiseurs de sa suite, le *Gefion*, de 10,000 chevaux, d'aller au secours du paquebot français et de le sortir du banc de roches sur lequel il se trouvait. Le *Gefion* accomplit heureusement cet ordre avec l'assistance de deux petits remorqueurs réquisitionnés sur place.

C'est cette opération que représente une de nos gravures exécutée d'après une photographie instantanée prise, détail caractéristique, à une heure du matin.

Le *Général-Chanzy* a été visité à Bergen par des scaphandriers; on a reconnu que ses avaries n'étaient pas assez graves pour rendre dangereuse sa traversée de retour. Il est, en conséquence, reparti pour le Havre.



Le "Général-Chanzy" sur les roches.



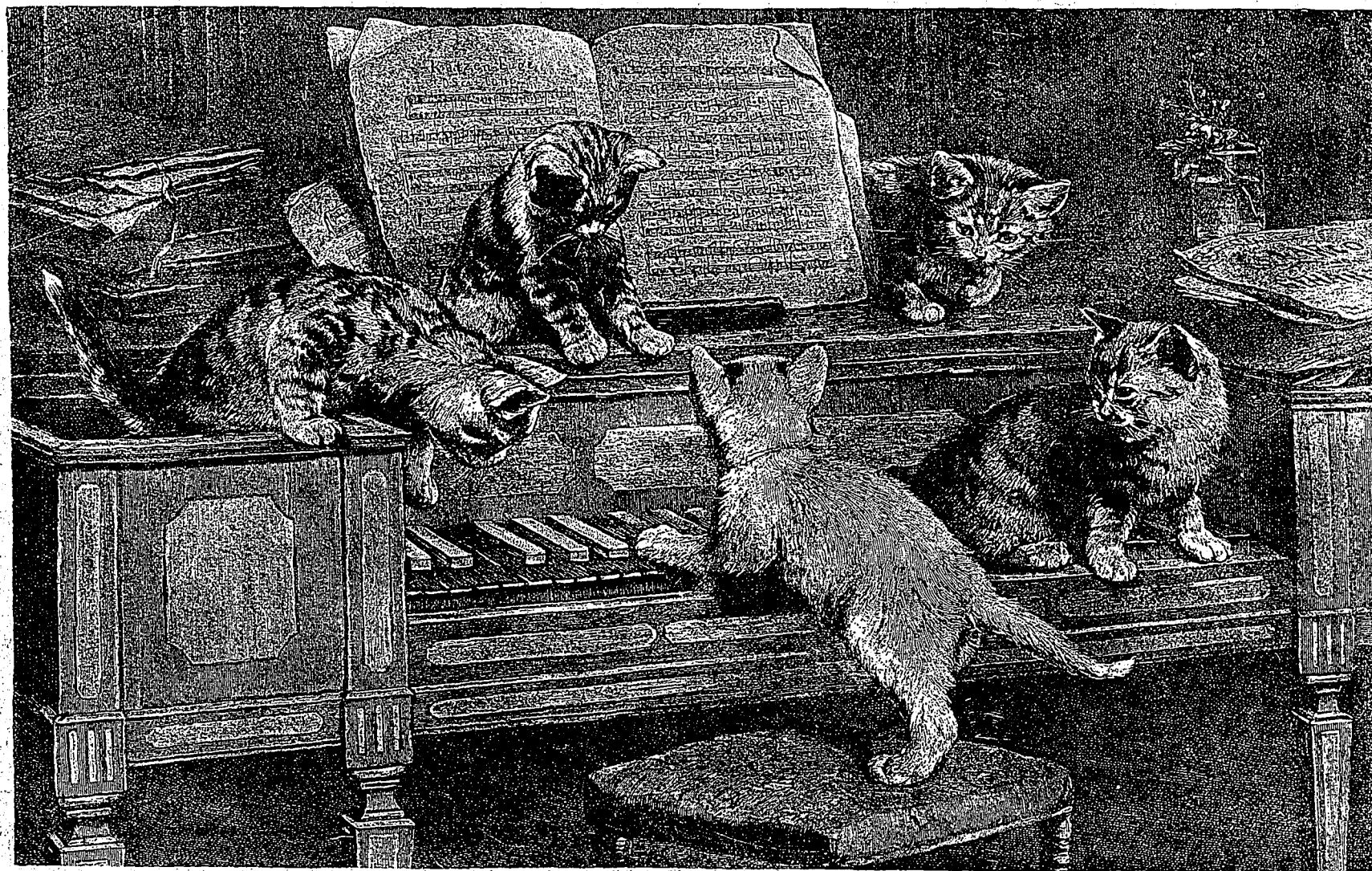
Général-Chanzy.

Remorqueurs norvégiens.

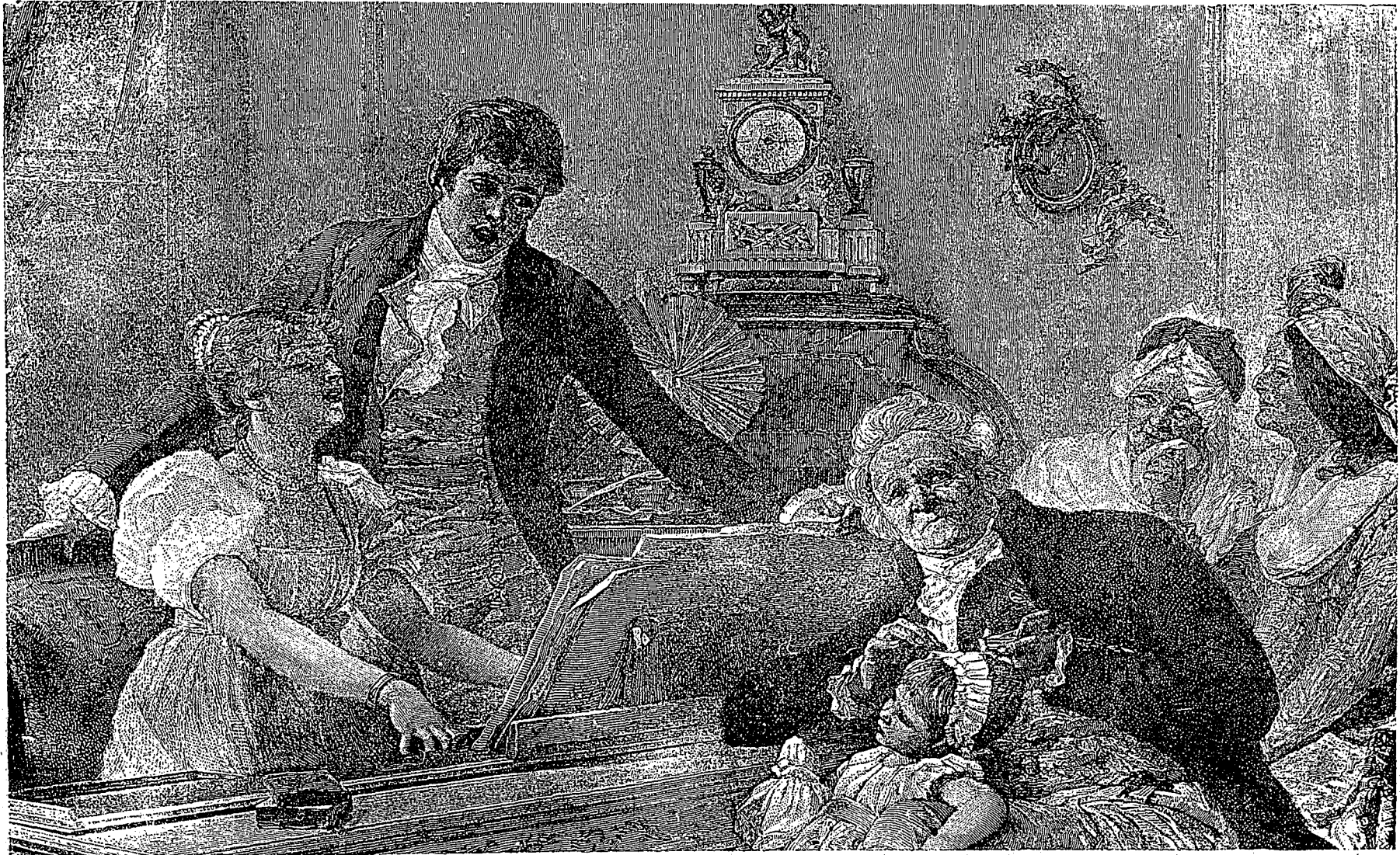
Gefion.

Le "Général-Chanzy" déhalé par le croiseur allemand "Gefion."





*Symphonie de chats—Tableau de Mr. Reichert.*



BEAUX-ARTS—Musique de chambre.



—Non, je ne veux pas t'acheter un tambour parce que tu fais assez de bruit comme cela toute la journée!  
— Oh ! grand-père, je te promets de ne m'en servir que quand tu do miras .



—Hé bin?.. ça va mieux chez vous, pers Paturet?..  
—Non, non.. de plus en plus mal.. ma femme est guérie.. mais ma vache est très mari.. souffraute..



—Je vous ai fait peur?..  
—Un ours!.. je croyais voir mon



—Mon mari vient de me jouer un tour pendable..  
—Qu'a t-il fait?  
—Il s'est pendu!!!



—Vous me remettez aujourd'hui une lettre arrivée depuis trois jours..  
—Oh! ça ne fait rien, Monsieur, c'est un rendez-vous qu'on vous donne pour la semaine prochaine..



—Mais, Monsieur, nous ne vous connaissons pas?..  
—Mille pardons.. en effet, Madame.. je me suis trompé d'étage.. je suis invité chez une jolie femme..



**Le Chapitre des Bonnets.**

Premier bonnet de police.  
Bonn t de poil.  
Bonn et grec.  
Bonn et de coton.



**Un diner de têtes dans le grand monde,**

Comte de la Rochequicraque.  
La belle madame X...  
Viconte Ernest.  
Un académicien.



—Continuez, mon fils, cette vie de dissipation, vous finirez comme vous avez commencé, par vous brûler la cervelle!..

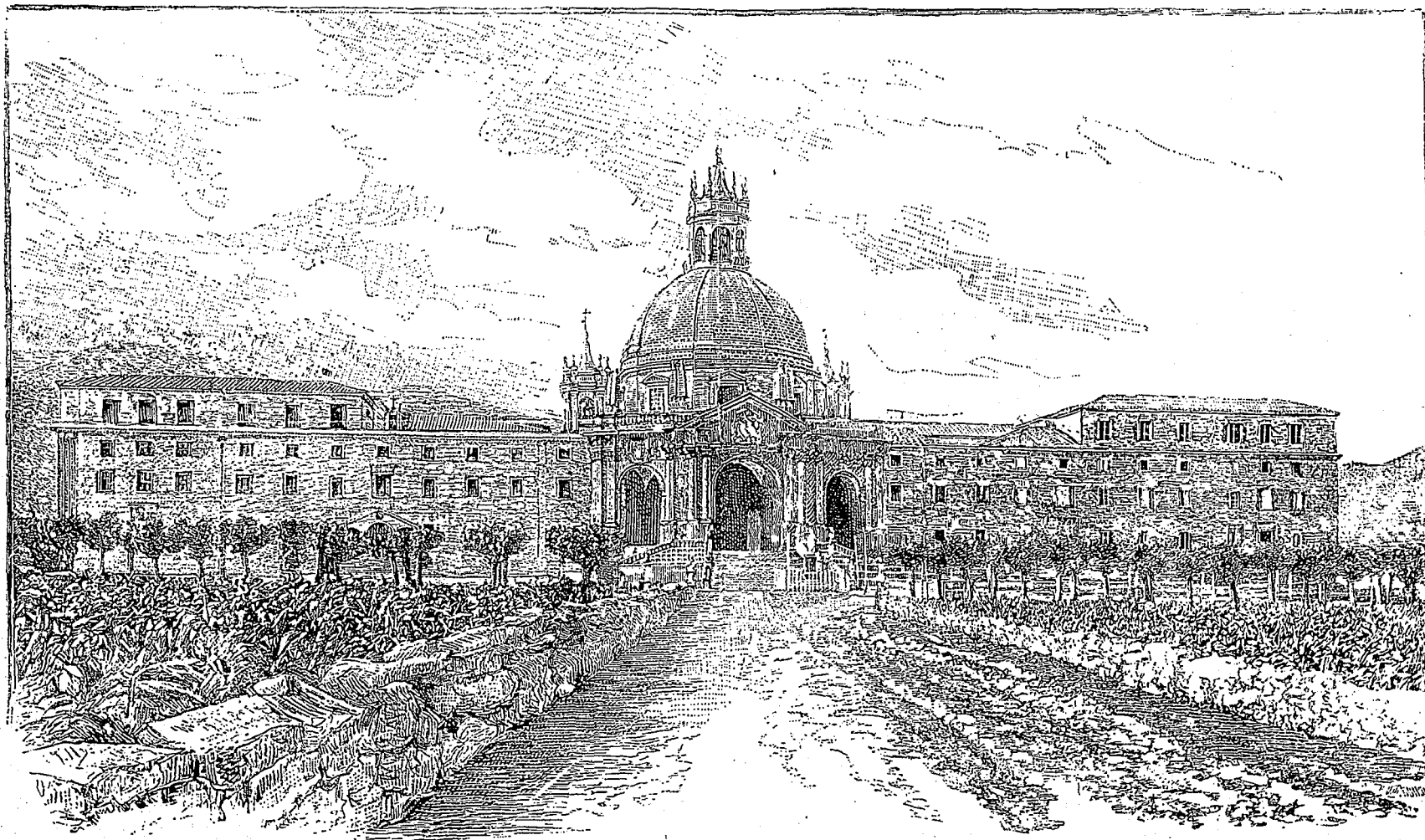


**Les Buveurs.**

Le cidre.  
L'eau minérale.  
L'absinthe.  
Le vin.  
L'alcool.  
La bière.

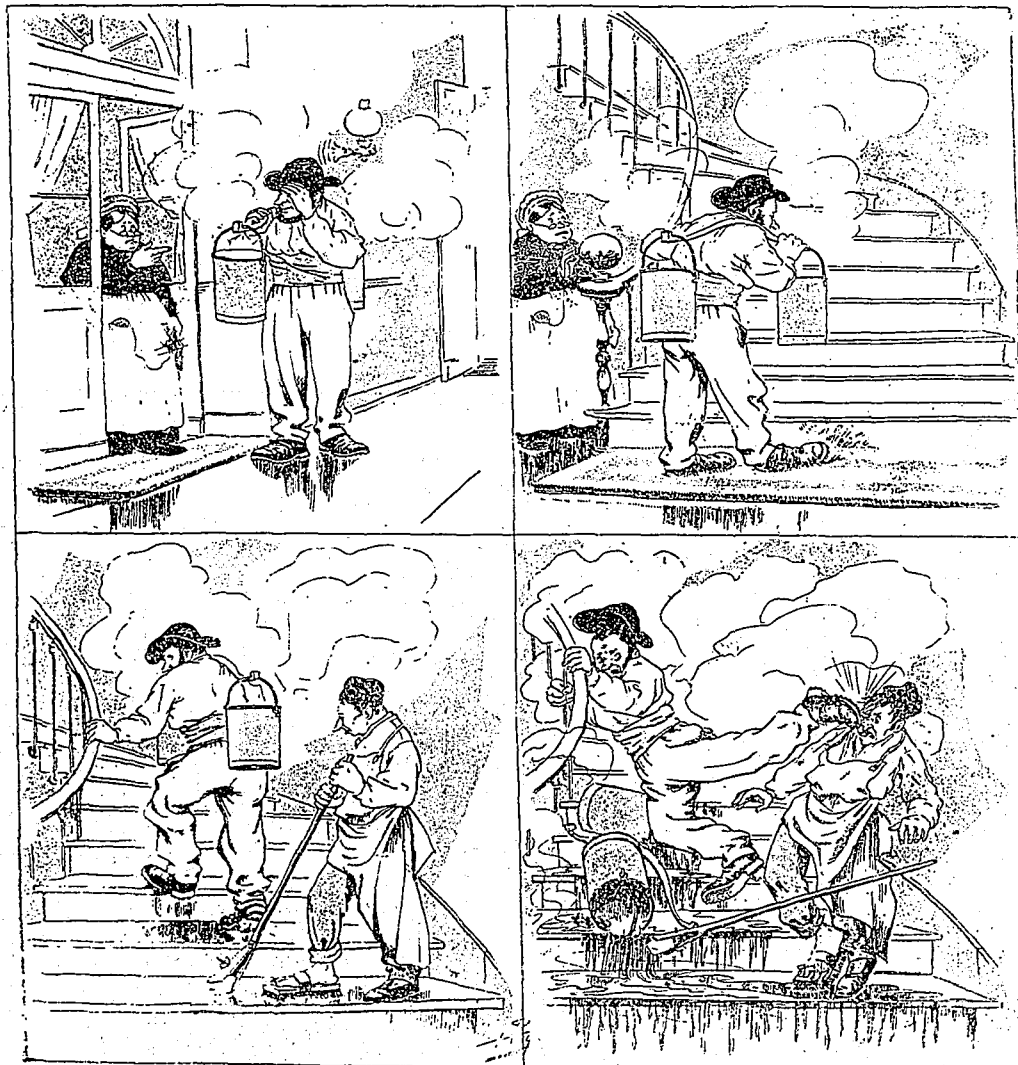


MONUMENTS RELIGIEUX



ESPAGNE—Le couvent de Layola, coustruit en 1683 par ordre de la reine Anne d'Autriche près d'Azpétia autour du vieux manoir où naquit le fondateur de la Compagnie de Jésus.

A PARIS



Le porteur d'eau pour bains.

VOYAGES—LA COLOMBIE INCONNUE.



M. de Brettes

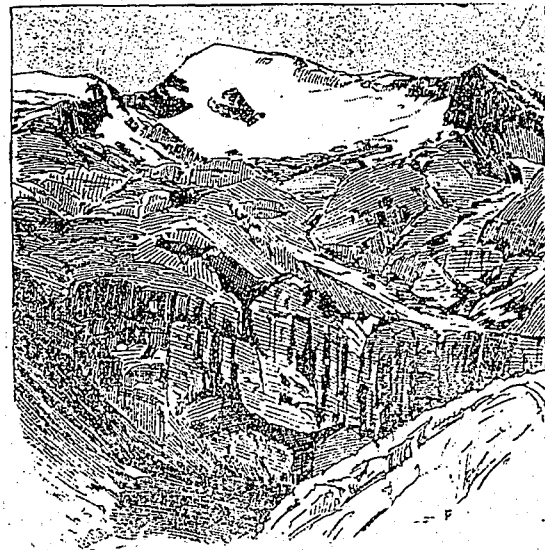
Un Français, le comte de Brettes, est aujourd'hui au premier rang de ceux pour qui l'Amérique du Sud a plus d'attraits que l'Afrique. Depuis douze ans, il s'est imposé la tâche d'explorer les régions inconnues ou peu connues de l'Argentine, de l'Uruguay du Paraguay, du Brésil, de la Bolivie et enfin de la Colombie. Et de chacun de ses voyages il a rapporté des données nouvelles pour la science française, géographique, ethnographique ou économique,

Les dernières explorations entreprises par M. de Brettes ont conduit l'infatigable voyageur à travers les territoires les plus mystérieux du nord de la Colombie. Il a parcouru le Magdalena tout entier, et visité dans leurs forêts et leurs montagnes les Indiens Goagires, Motilones et Chilimas, féroces, mais aujourd'hui décimés, et les paisibles et lâches Arhouaques.

L'album photographique de M. de Brettes est des plus curieux à feuilleter. Voici le plus haut sommet de la Sierra Nevada de Santa Martha; il

s'élève à 20.000 pieds au-dessus du niveau de la mer et M. de Brettes l'a escaladé en mai 1891. ... Voici un Indien Goagire, un médecin (*piats'ché*); à son cou est suspendu un petit morceau d'écorce d'arbre qui doit le préserver des rhumes; il est vêtu du *Saz*, sorte de mante retenue à la taille par une ceinture de laine. Les Goagires se servent de flèches de guerre empoisonnées avec du venin de serpent; ce venin est conservé dans de petits vases de terre cuite; voici un de ces récipients surpendu à un pieu fourchu hors de l'atteinte des enfants...

Voici des types d'Indiens Arhouaques, l'homme et la femme. Puis c'est un pont arhu-



Sommet de la Sierra Nevada





Indiens Gogires :  
un "piats'ché" (médecin)

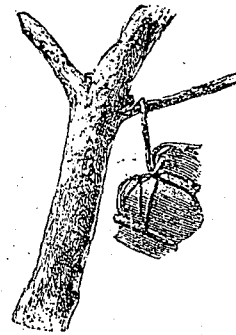
aque, pittoresque à  
souhait, fait de bran-  
ches réunies par des  
lianes...

Entre les groupes  
montagneux habités  
seulement par les In-  
diens, dans les par-  
ties découvertes, vi-  
vent des descendants  
d'Espagnols. Ces ré-  
gions relativement ci-  
vilisées du Magdale-  
na sont fertiles ; l'a-  
griculture (culture du  
café, du cacao, de la  
canne, etc.) et l'éle-  
vage y sont assez  
prospères : mais les  
progrès industriels



un pont arhouaque.

sont nuls par suite du manque  
de voies de communication.  
Les explorations du com-  
te de Brettes contribueront  
dans une large mesure à faire  
mieux connaître, en même  
temps que la configuration  
orographique, les ressources  
minières et agricoles d'un  
pays susceptible d'offrir un  
large champ à l'activité et à  
l'esprit d'entreprise des Eu-  
ropéens.



Récipient à venir.

Toujours ce bon Chapouet.

Quelqu'un se plaint d'avoir perdu dans une voi-  
ture une liste de papiers importants, qu'aucune dé-  
marche n'a pu lui faire retrouver.

— Si vous faisiez comme moi, lui dit Chapouet,  
l'homme malin par excellence, ces choses-là ne vous  
arriveraient pas... Moi, quand j'oublie quelque chose  
dans une voiture, en descendant je demande tou-  
jours au cocher de me donner son numéro.

On sait que les nègres aux Etats-Unis eurent la  
singulière manie, au moment de leur libération, de  
se donner des noms célèbres. Cette manie a des  
conséquences d'un haut comique.

Dans un journal du Kentucky, arrivé récemment  
à Montréal, on peut lire ce qui suit :

Benjamin Franklin a été condamné hier à un  
dollar d'amende pour vol de poule.

Martin Luther a été trouvé pendu hier matin.

Napoléon Bonaparte a été condamné à dix jours  
de prison pour avoir volé une chèvre.

Un brave ouvrier, peu lettré, arrive tout indigné  
chez le directeur de l'école que fréquente son rejeton.

— J viens vous dire que je r'tire mon gosse si on  
continue à lui apprendre des choses pareilles.

— Quelles choses ?

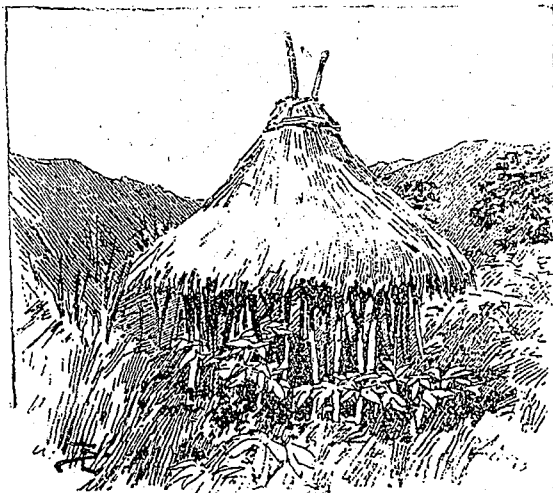
— Des horreurs !

— Expliquez-vous.

— Des fables anarchistes, enfin !

— ? ? ? ...

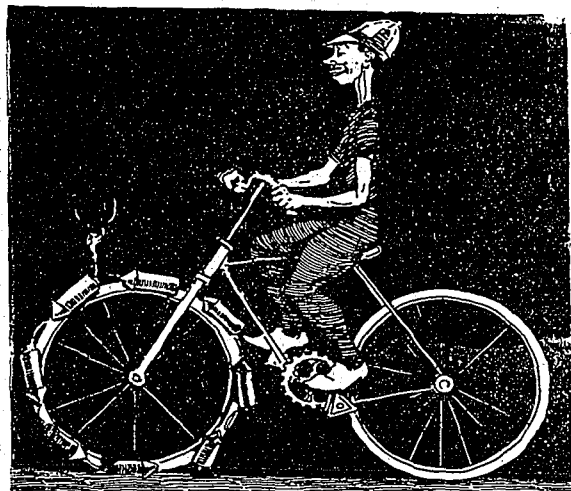
— Celli-ci, par exemple : " l'Ours et les deux...  
Compagnons ! "



Une hutte.



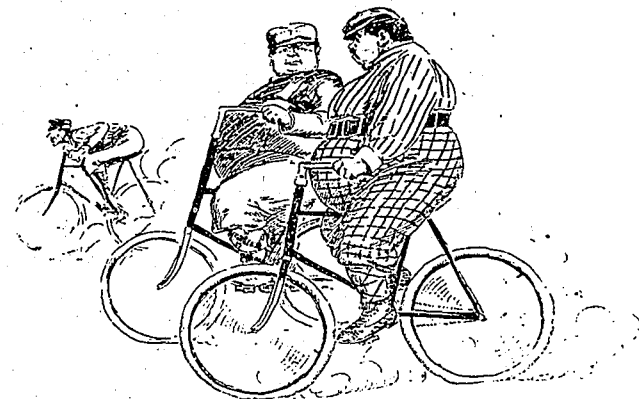
Indiens Arhouaques.



—C'est ça qui va créer une sensation !



Et il a été le premier à l'éprouver .



—Je ne vois pas quel plaisir les gens peuvent avoir à se coucher en deux.

—Ni moi non plus.



M. Lemince—Vous voudriez bien être à ma place, hein ?

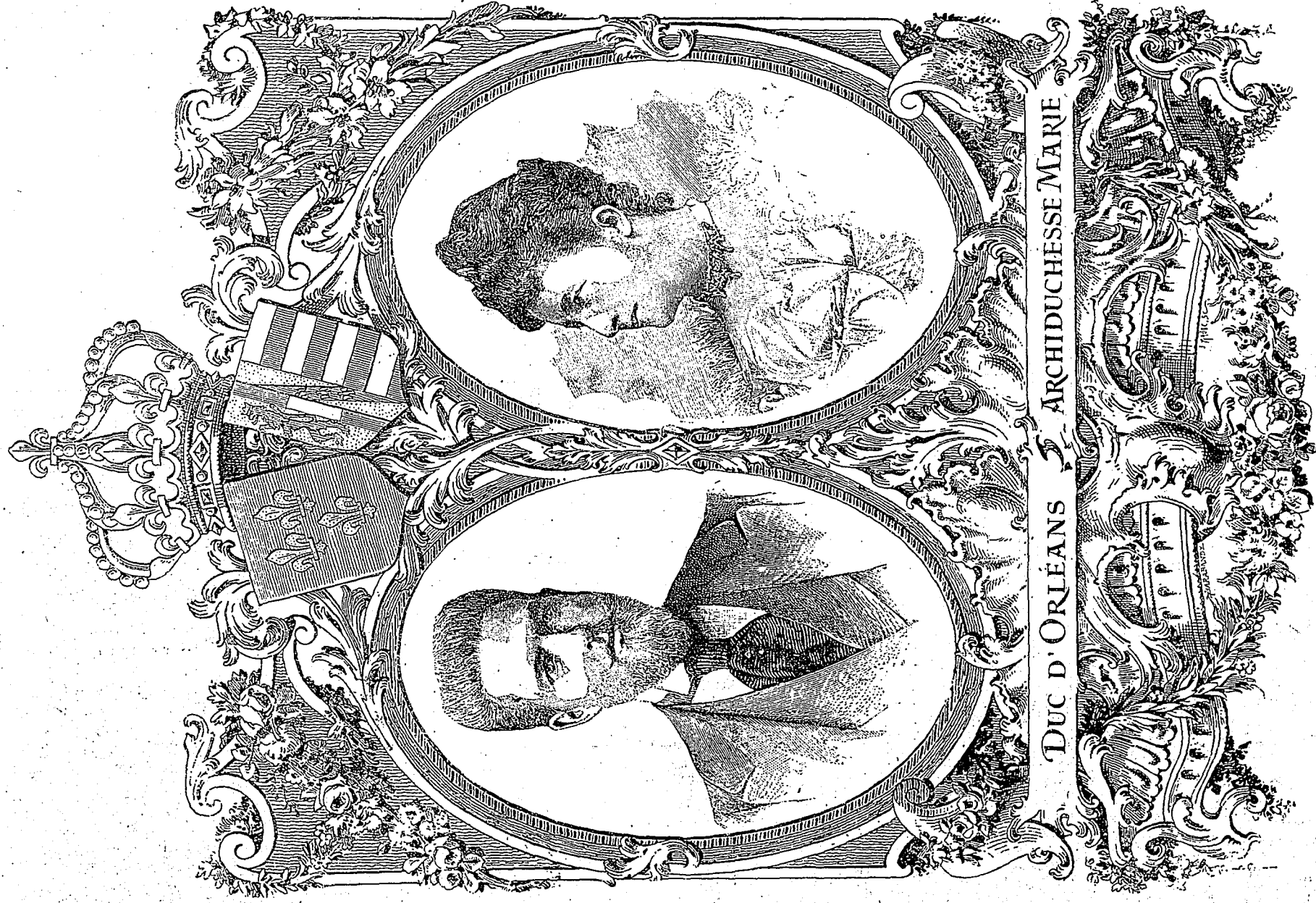


M. Legros—Non, merci !



—Dites donc, M. Lefermier, le bicycle a dû diminuer la demande pour votre avoine ?

—Possible, mais il a augmenté celle de la plante d'arnica et ça paie mieux.



Fiançailles de S. A. R. Mgr. le Duc d'Orléans, avec S. A. I. R. l'Archiduchesse Marie.

## HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON I<sup>er</sup>*Racontée par un Vieux Soldat. \* \**

1805. AUSTERLITZ.

Dès la veille, toute l'armée française était concentrée sur le terrain choisi à l'avance par Napoléon. Le maréchal Lannes, avec les divisions Suchet et Caffarelli, formait la gauche, qui s'appuyait au Santon, position très-importante, que l'empereur avait fait fortifier et armer de dix-huit pièces de canon. Le maréchal Bernadotte était au centre, avec les divisions Rivaud et Drouet. La droite, sous les ordres du maréchal Soult, se composait des divisions Vandamme, Saint-Hilaire et Legrand. Toute la cavalerie, commandée par Murat, était rangée sur deux lignes. Napoléon avait sous la main une réserve composée de dix bataillons de sa garde, avec quarante pièces d'artillerie, et de dix autres bataillons de grenadiers réunis du général Oudinot. Enfin, le jour paraît, et trouve chacun à son poste. "Soldats! dit Napoléon en passant sur le front de bandière de l'armée, il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre." Le soleil se leva radieux, et acheva de dissiper les brouillards du matin. On vit alors l'armée ennemie quitter les hauteurs de Pratzen et descendre dans la plaine à travers un terrain inégal. Napoléon la laissa s'y engager. "Combien vous faut-il de temps, demanda-t-il au maréchal Soult, pour couronner les hauteurs que l'ennemi nous abandonne? — Une heure, répondit le maréchal. — En ce cas, attendons encore un quart d'heure," dit Napoléon. Peu d'instants après, une vvie canonnade, qui se fit entendre sur la droite, annonça que le combat commençait.

L'armée coalisée était divisée en six corps sous les ordres de Kutusoff : sa réserve se composait de

la garde russe, commandée par le grand-duc Constantin. Dès que le maréchal Soult eut couronné les hauteurs de Pratzen, Kutusoff sentit l'importance de la position qu'il avait imprudemment abandonnée et voulut la reprendre au prix des plus grands sacrifices : après deux heures d'une lutte acharnée, il fut forcé de nous abandonner les hauteurs avec toute l'artillerie qui les couronnait. Dès ce moment nous occupions le centre et la gauche de l'ennemi, qui se trouvaient coupés du champ de bataille. Pendant cette terrible mêlée, le maréchal Lannes et Murat avaient attaqué avec succès la droite de l'armée ennemie aux ordres de Bagration, et la cavalerie russe qui la soutenait ; nos cuirassiers avaient culbuté tout ce qui avait essayé de tenir devant eux. Certain que, de ce côté, la victoire ne pouvait nous échapper, l'Empereur se dirigea sur la droite avec sa garde et la réserve aux ordres du général Oudinot, pour aider le maréchal Soult à détruire l'aile gauche de l'armée russe ; en un clin d'œil, canons, artillerie, étendards, tout tombe en notre pouvoir. Les deux empereurs de Russie et d'Autriche contemplant cet effroyable désastre des hauteurs d'Austerlitz ; c'est dans la plaine de ce nom que s'achève la ruine de l'ennemi : écrasées par l'artillerie qui plonge sur elles, acculées à un lac glacé, ses divisions périssent, déposent les armes, ou se noient en voulant fuir sur la glace, qui se rompt sous leurs pas.

La victoire d'Austerlitz eut d'immenses résultats : vingt-cinq mille Russes tués ou blessés, et vingt mille prisonniers, quarante drapeaux, parmi lesquels les étendards de la garde impériale russe, deux cents pièces de canon, et tous les équipages, tels furent les fruits de cette immortelle journée, qui reçut aussi le nom de *Bataille des trois Empereurs*. La fuite de l'armée russe fut si précipitée, qu'elle laissa derrière elle les routes couvertes de canons, de charriots et de bagages. Dans les villages où nous entrâmes en les poursuivant, on trouva les granges et les églises remplies de blessés ennemis, abandonnés sans secours. Kutusoff avait eu soin de faire placer seulement des écriteaux portant en langue française : *Je recomman-*

*de ces malheureux à la générosité de l'empereur Napoléon et à l'humanité de ses braves soldats.*

Parmi les généraux français, le brave général Valhubert fut le seul dont on eut à regretter la perte. Il ne survécut que vingt-quatre heures à sa blessure ; pendant ses derniers moments il écrivit à l'empereur une lettre qui finissait ainsi : "Je ne regrette pas la vie, puisque j'ai contribué à une victoire qui vous assure un règne heureux. Quand vous penserez aux braves qui vous étaient dévoués, souvenez vous de moi. Il me suffit de vous dire que j'ai une famille, je n'ai pas besoin de vous la recommander."

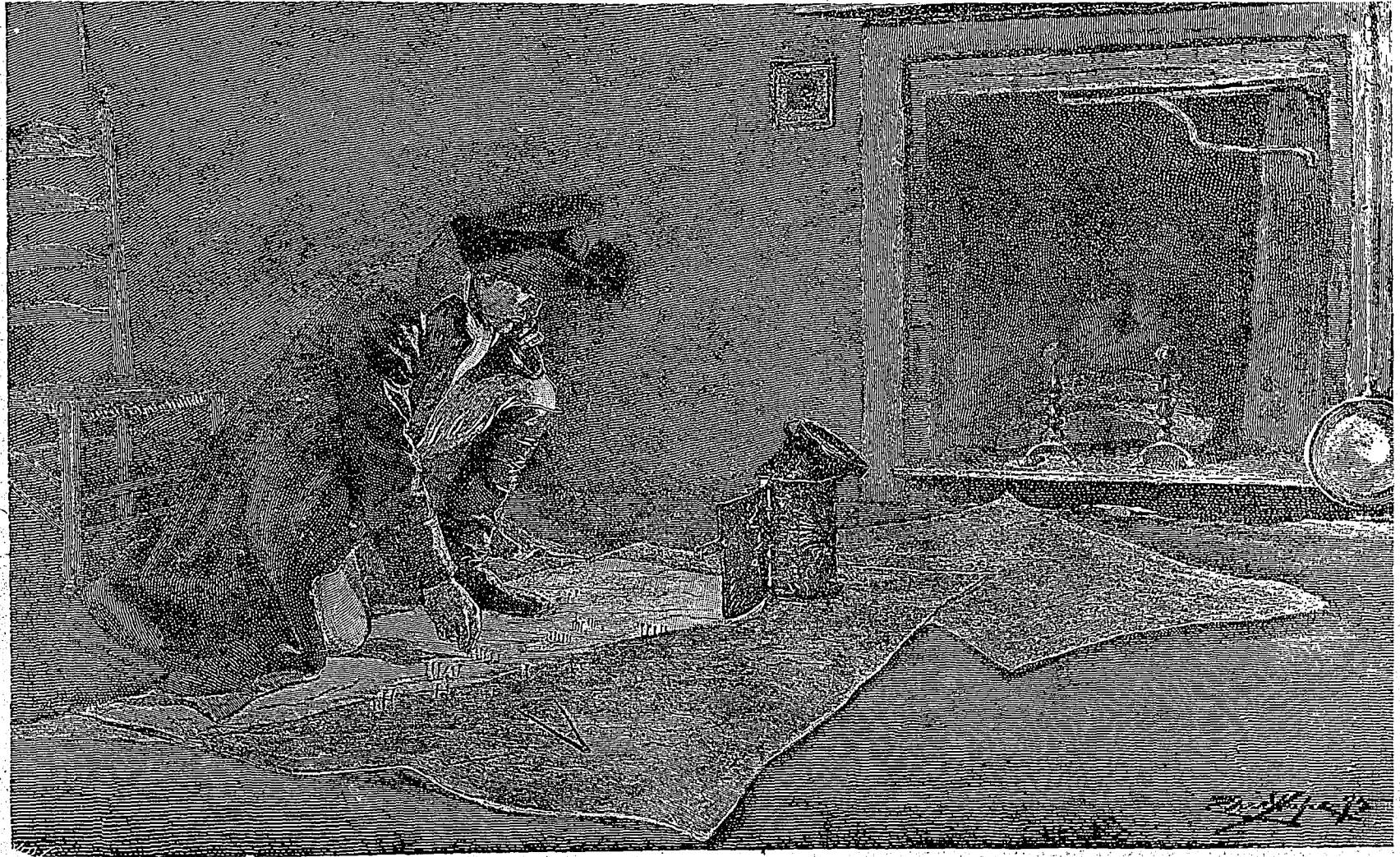
La générosité de l'empereur envers les troupes qui avaient combattu à Austerlitz fut aussi grande que la victoire. Il adopta les enfants de ceux qui avaient succombé ; tous devaient être élevés aux frais de l'État ; il accorda six mille francs de pension aux veuves des généraux, deux mille quatre cents francs à celles des colonels et majors, mille deux cents francs à celles des capitaines, huit cents francs à celles des lieutenants et sous-lieutenants, et deux cents francs aux veuves des soldats. Quand à l'armée victorieuse, il la remercia par cette proclamation :

"SOLDATS !

"Je suis content de vous ; vous avez, à la journée d'Austerlitz, justifié tout ce que j'attendais de votre intrépidité ; vous avez décoré vos aigles d'une immortelle gloire ; une armée de cent mille hommes, commandée par les empereurs de Russie et d'Autriche, a été, en moins de quatre heures, ou coupée ou dispersée : ce qui a échappé à votre feu s'est noyé dans les deux lacs...

"Soldats ! lorsque le peuple français plaça sur ma tête la couronne impériale, je me confiai à vous pour la maintenir toujours dans ce haut état de gloire qui seul pouvait lui donner du prix à mes yeux ; mais, dans le même moment, nos ennemis pensaient à la détruire et à l'ensevelir, et cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger de la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis : projets téméraires et insensés, que le jour même





Napoléon préparant le plan de la bataille d'Austerlitz.

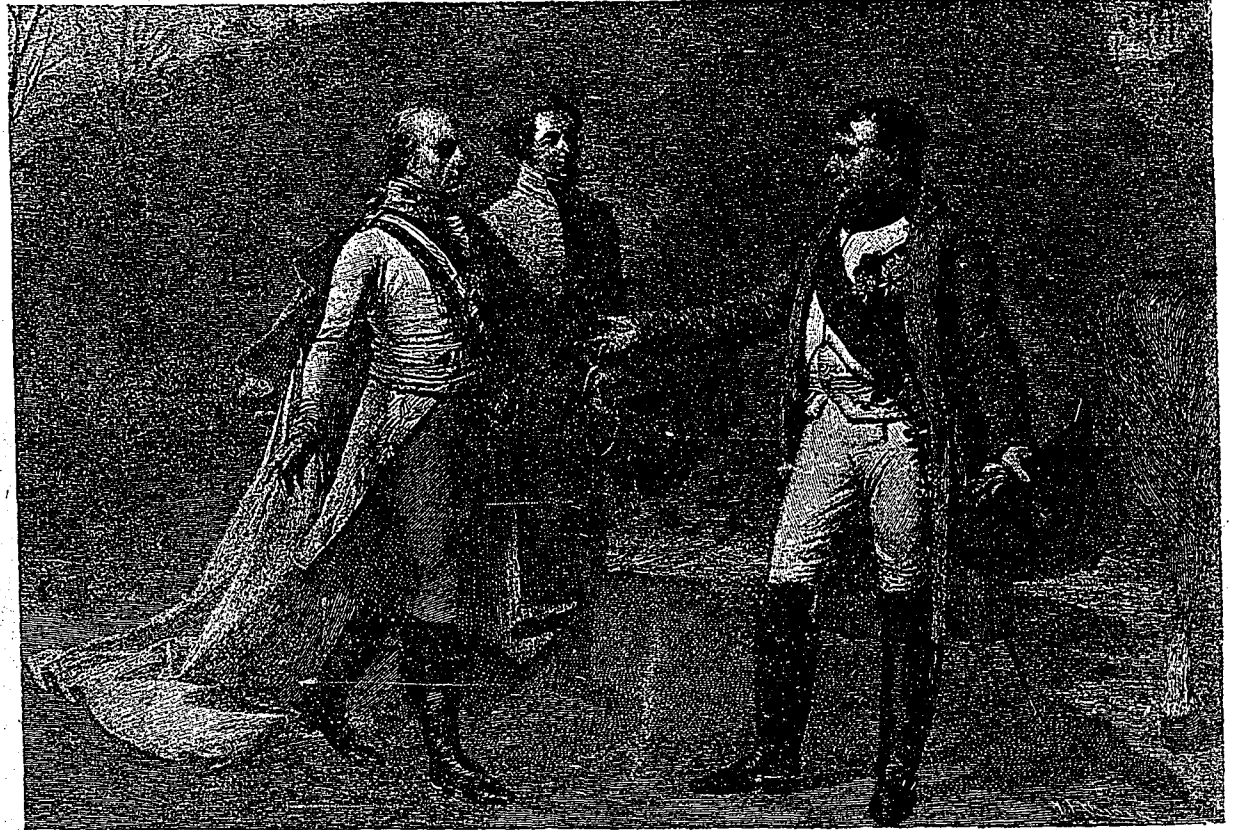


“ de l'anniversaire de votre Empereur, vous avez  
 “ anéantis et confondus. Vous leur avez appris  
 “ qu'il est plus facile de nous braver et de nous  
 “ menacer que de nous vaincre.

“ Soldats! lorsque tout ce qui est nécessaire  
 “ pour assurer le bonheur et la prospérité de notre  
 “ patrie sera accompli, je vous ramenerai en France.  
 “ Là vous serez l'objet de mes tendres sollicitudes.  
 “ Mon peuple vous reverra avec joie, et il vous  
 “ suffira de dire: J'étais à la bataille d'Austerlitz,  
 “ pour qu'on vous réponde: *Voilà un brave!*”

Deux jours après la bataille, l'empereur d'Autriche vint saluer le vainqueur à son bivouac. Dans cette entrevue, les deux empereurs convinrent d'un amnistie et des principales conditions de la paix future. Le général Savary alla instruire l'empereur de Russie de la capitulation convenue entre l'empereur François et Napoléon. L'armée russe était cernée; Alexandre souscrivit aux conditions qui l'obligeaient à se retirer par journées d'étape, et à évacuer l'Autriche et la Pologne. En se montrant trop généreux dans cette circonstance, Napoléon commit une grande faute qu'il ne tarda pas à se reprocher, car il pouvait détruire ou faire prisonnier le reste de l'armée russe. Une convention fut signée le 6 décembre; elle réglait la ligne des deux armées française et autrichienne en Moravie. La ville de Presbourg fut choisie pour la réunion des plénipotentiaires des deux nations. La paix qui y fut signée termina cette glorieuse campagne et dénoua la troisième coalition.

Par le traité de Presbourg, l'Autriche perdit les États Vénitiens, qui firent désormais partie du royaume d'Italie, et le Tyrol, qui fut donné à la Bavière. Pour récompenser la fidélité des deux électeurs de Bavière et de Wurtemberg, leurs États furent érigés en royaume. Le margrave de Bade reçut le titre de grand-duc; Murat devint grand-duc de Berg, et Berthier obtint la principauté de Neuchâtel. Le prince Eugène, nommé vice-roi d'Italie, et héritier présomptif de cette couronne dans le cas où Napoléon viendrait à mourir sans postérité, épousa la fille du roi de Bavière. Peu de temps après, Napoléon allait donner à ons



Entrevue de Napoléon et de l'empereur d'Autriche François 1er, après la bataille d'Austerlitz.

frère Joseph le royaume de Naples, et Louis allait régner sur la Hollande. Ainsi l'homme que la coalition avait voulu renverser, vainqueur de deux empereurs, venait de rendre à l'un de ses États, à l'autre son armée, distribuait lui-même des couronnes et faisait des rois.

1806.—IÉNA.

Si un nouvel empire d'Occident semblait renaître à la voix du vainqueur d'Austerlitz, le sceptre

des mers restait sans partage à son implacable ennemie. L'Angleterre pouvait se consoler aussi par d'éclatants succès de la haute fortune de l'homme qu'elle poursuivait sans relâche. Après le déplorable échec qu'avaient essuyé au cap Finistère les flottes française et espagnole, la marine britannique venait de nous en faire éprouver, au cap Trafalgar, un autre bien plus important, et qui à lui seul compensait la victoire d'Austerlitz. A dater de cette époque, la France ne reparut plus sur les mers, et



*Bataille d'Austerlitz.—La charge des Mameluks.*

n'opposa plus à son ennemi que la domination et le blocus du continent.

A l'époque de l'armistice, qui suivit bientôt le traité de Presbourg, toute la monarchie autrichienne se trouvait occupée par les armées françaises. Jamais possession ne fut plus complète; jamais il n'eût été plus vrai de dire : *La maison d'Autriche a cessé de régner*. Aucune force humaine ne pouvait s'élever contre une pareille sentence. L'empereur de Russie fuyait vers le Nord avec les débris que le vainqueur lui avait laissés; générosité impolitique qui continuait et envenimait la lutte. Le roi de Prusse secrètement ligué avec la Russie contre la France, avait envoyé à Brunn un ambassadeur chargé de rompre avec Napoléon s'il était battu, et de le complimenter si la victoire couronnait ses armes. Aussi Napoléon, qui avait pénétré leur secrète intimité, se contenta de dire en souriant au comte de Hauswitz, qui le félicitait sur la victoire d'Austerlitz : "Voilà un compliment dont la victoire a changé l'adresse."

La mort du premier ministre anglais Fox qui avait succédé à Pitt, encouragea les ennemis de la France, leur rendit un puissant auxiliaire dans le parti anglais comprimé par le ministère de Fox, et donna le signal à toute l'Europe pour une nouvelle coalition. L'immense victoire d'Austerlitz ne fut qu'un échec que la cause générale des anciennes dynasties était appelée à réparer. L'Espagne elle-même; toute française sous la République, sembla se repentir aussi de l'amitié qu'elle avait si hautement proclamée jadis pour Bonaparte, et parut disposée à suivre le mouvement dont la Prusse levait le drapeau.

Dans une note pressante qu'il venait d'adresser au gouvernement, le ministère prussien demandait : "1° que toutes les troupes françaises sans exception fussent tenues de repasser le Rhin, en com-  
" mençant leur marche du jour même où le roi  
" espérait la réponse de l'Empereur, et en la pour-  
" suivant sans s'arrêter;... 2° qu'il ne fût plus mis  
" de la part de la France aucun obstacle à la for-  
" mation la ligue du Nord, qui devait embrasser  
" sans exception tous les Etats non nommés dans

" dans l'acte fondamental de la Confédération du  
" Rhin..." Une réponse prompte était exigée  
pour le 8 octobre,

Dès la publication de cette note dans les jour-  
naux prussiens les officiers prussiens allèrent aigu-  
ser leurs sabres sur les marches de l'ambassade de  
France à Berlin.

" Maréchal, dit l'Empereur au prince de Neu-  
" châtel, on nous donne un rendez-vous d'honneur  
" pour le 8 : jamais un Français n'y a manqué !  
" Mais, comme on dit qu'il y a une belle reine qui  
" veut être témoin des combats, soyons courtois, et  
" marchons, sans nous coucher, pour la Saxe." En  
effet, la reine de Prusse était à l'armée, portant  
l'uniforme de son régiment de dragons. " Il sem-  
" ble, disait le premier bulletin de Napoléon, voir  
" Armide dans son égarement, mettant le feu à  
" son propre palais."

L'Empereur passa le Rhin le 1er octobre, et  
porta son quartier général à Bamberg. Son armée  
était divisée en sept corps, commandés par les  
maréchaux Bernadotte, Lannes, Davoust, Ney,  
Soul, Augereau et Lefebvre. Le grand-duc de  
Berg commandait la réserve de la cavalerie; un  
huitième corps, aux ordres du maréchal Mortier,  
se rassemblait sur les frontières de la Westphalie.  
Le centre de l'armée se composait de la réserve du  
grand-duc de Berg, des corps de Bernadotte et de  
Davoust, ainsi que de la garde impériale; il débou-  
cha par Bamberg, et força le passage de la Saale.  
La droite comprenait les corps de Soul et de Ney  
et une division de Bavares; la gauche était for-  
mée des corps de Lannes et d'Augereau.

En quittant Bamberg, l'Empereur se porta sur  
Schleist. A son arrivée, dix mille Prussiens furent  
chassés de ce poste par le prince de Ponte-Corvo;  
le même jour, Soul s'empare de Hoff, et Lannes  
défait les Prussiens à Saalfeld. Le jeune prince  
Louis de Prusse, frappé à mort dans le combat par  
un maréchal des logis du 9e régiment de hussards,  
devint la première victime de cette guerre, dont il  
avait été à Berlin un des champions les plus ar-  
dents.

L'armée prussienne, composée de l'élite de la

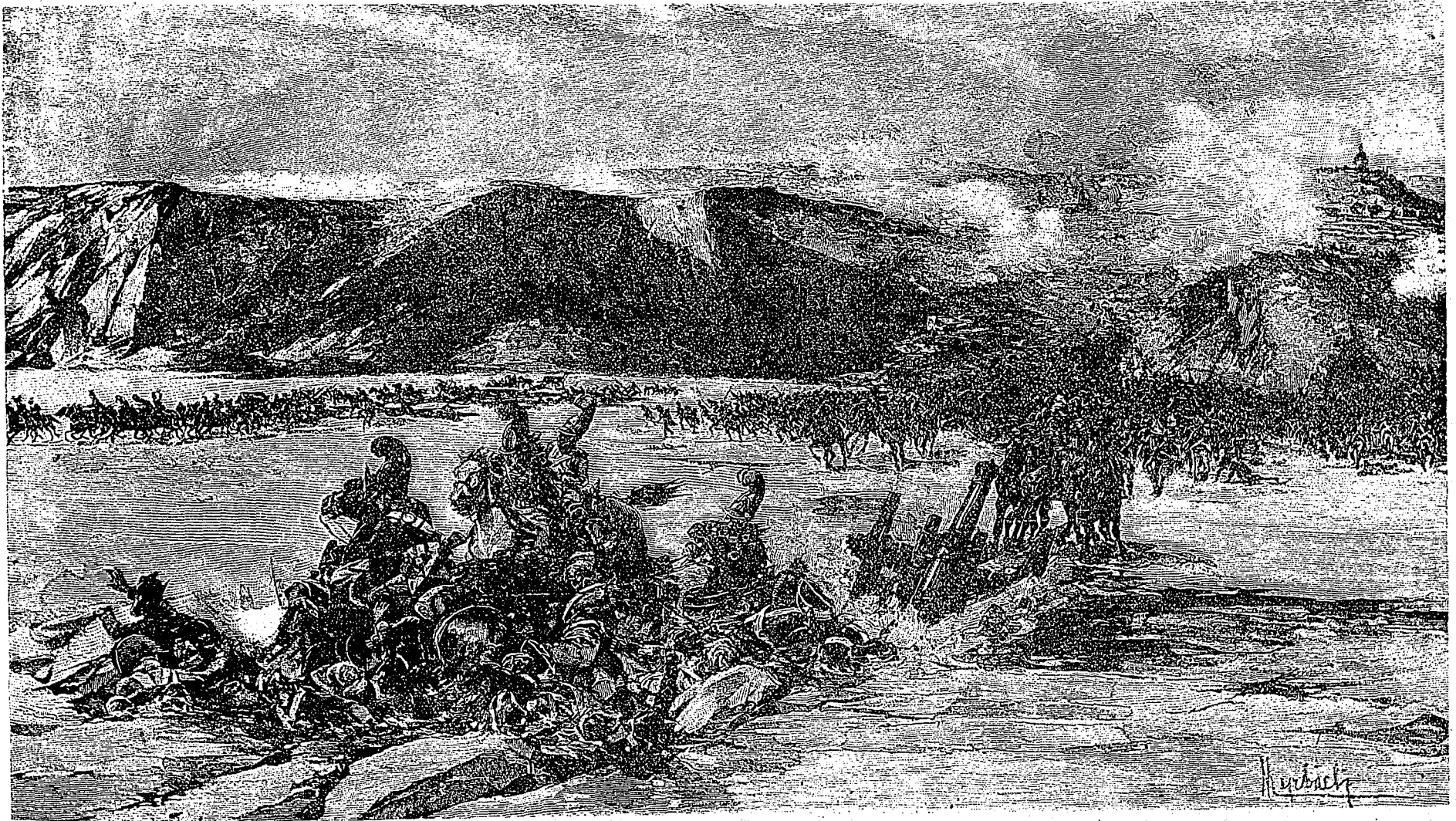
population militaire et des troupes Saxonnes,  
comptait deux cent trente mille hommes. Elle  
avait choisi la Saxe pour le théâtre des hostilités,  
et se croyait tellement certaine du triomphe, qu'elle  
avait laissé à découvert Berlin et Dresde. Ainsi,  
dès son entrée en campagne, cette armée était dé-  
bordée à sa gauche. Elle occupait Gotha, Erfurth  
et Weimar. L'armée française entra à Géra, d'où  
elle marcha bientôt sur Naüenberg et Iéna, petite  
ville de la Thuringe, qui allait obtenir la célébrité  
de Marengo, d'Austerlitz, etc. La position des  
deux armées présentait une singularité tout à fait  
nouvelle dans les annales militaires : les Prussiens  
tournaient le dos au Rhin, et les Français bordaient  
la Saale et tournaient le dos à l'Elbe. Les Prussiens  
avaient pour eux les souvenirs et ce qui restait des  
soldats du grand Frédéric; Napoléon avait pour  
lui sa gloire présente et l'armée d'Austerlitz.

Au moment où les deux armées étaient en pré-  
sence, Napoléon, fidèle au système de modération  
qu'il avait adopté dès le principe, écrivit au roi de  
Prusse :

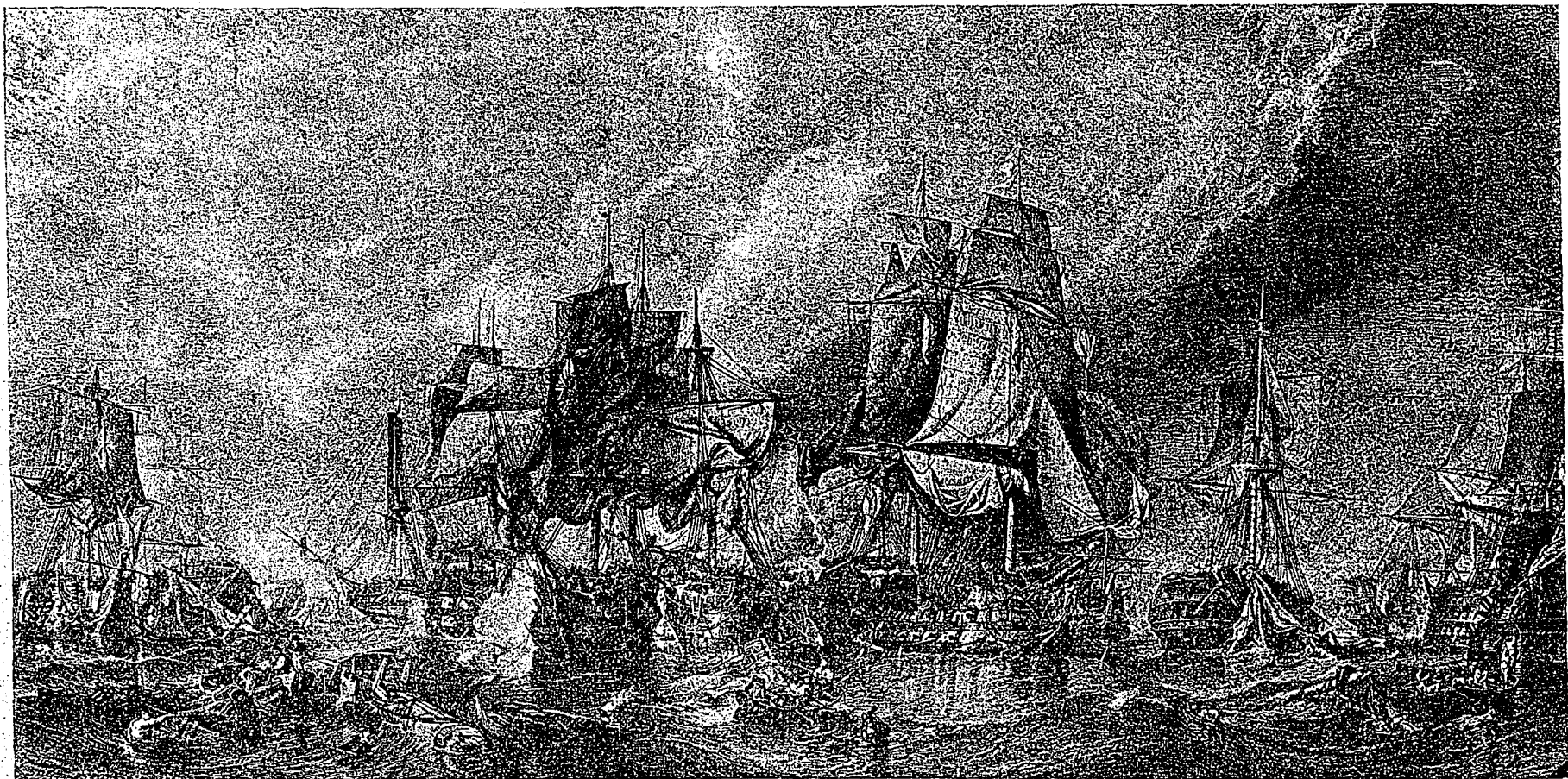
" Si j'étais à mon début dans la carrière mili-  
" taire, si je pouvais craindre les hasards des com-  
" bats, le langage que je tiens à Votre Majesté  
" serait tout à fait déplacé; mais Votre Majesté  
" sera vaincue : et, sans l'ombre d'un prétexte, elle  
" aura compromis le repos de ses jours et l'exis-  
" tence de ses sujets." Cette lettre resta sans  
réponse.

Le roi de Prusse avait divisé son armée en deux  
parties : l'une composée de soixante-dix mille  
hommes environ, marchait sur Auerstaedt, à six ou  
sept lieues du théâtre où l'autre partie de ses forces  
devait combattre sous les ordres du prince Hohen-  
lohe. Napoléon, au contraire, n'avait fait que réu-  
nir ses masses; la nuit du 13, pendant que ses  
ennemis sommeillaient dans leurs camps, dispersés  
sur un espace de trente-cinq lieues, il acheva toutes  
les dispositions d'une victoire assurée. Dès la  
veille, il avait fait occuper par un corps de garde  
et une forte artillerie le Landgrafenberg, position  
dominante dont il avait reconnu l'importance, et  
qui devait avoir sur l'affaire d'Iéna la même influ-





*Bataille d'Austerlitz.* - L'artillerie française brisant la glace d'un lac pour couper la retraite à l'armée russe.



La Bataille de Trafalgar.

ence que la position du Santon à Austerlitz. Les bivouacs des deux armées étaient à demi-portée de canon ; les sentinelles étaient si près l'une de l'autre, qu'il ne se faisait pas un mouvement qui ne fût entendu. A quatre heures du matin, Napoléon passa devant le front de plusieurs régiments : "Soldats, leur dit-il, l'armée prussienne est coupée " comme celle de Mack l'était à Ulm, il y a au-

" jourd'hui un an. Cette armée ne combat plus " que pour se faire jour et regagner ses communi- " cations. Le corps qui se laisserait percer se " déshonorerait. Ne redoutez pas cette célèbre " cavalerie ; opposez-lui des carrés fermés et la " baïonnette." Cette harangue porta au plus haut degré l'enthousiasme des soldats, qui répondirent par les cris de *Marchons !*

A six heures, l'Empereur, qui n'aurait voulu attaquer que deux heures plus tard, pour attendre sa grosse cavalerie et des corps d'infanterie restés en arrière, donna cependant le signal. De premiers succès sur plusieurs points nous présagèrent déjà l'heureuse issue de la journée ; vers une heure, l'action devint générale.

(à continuer.)





La reine Louise de Prusse, passant en revue l'armée prussienne.

# LA FEMME EN BLANC

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES \*

PREMIÈRE ÉPOQUE.

Ce récit est commencé par Walter Hartright de Clement's Inn, professeur de dessin.

(Suite.)

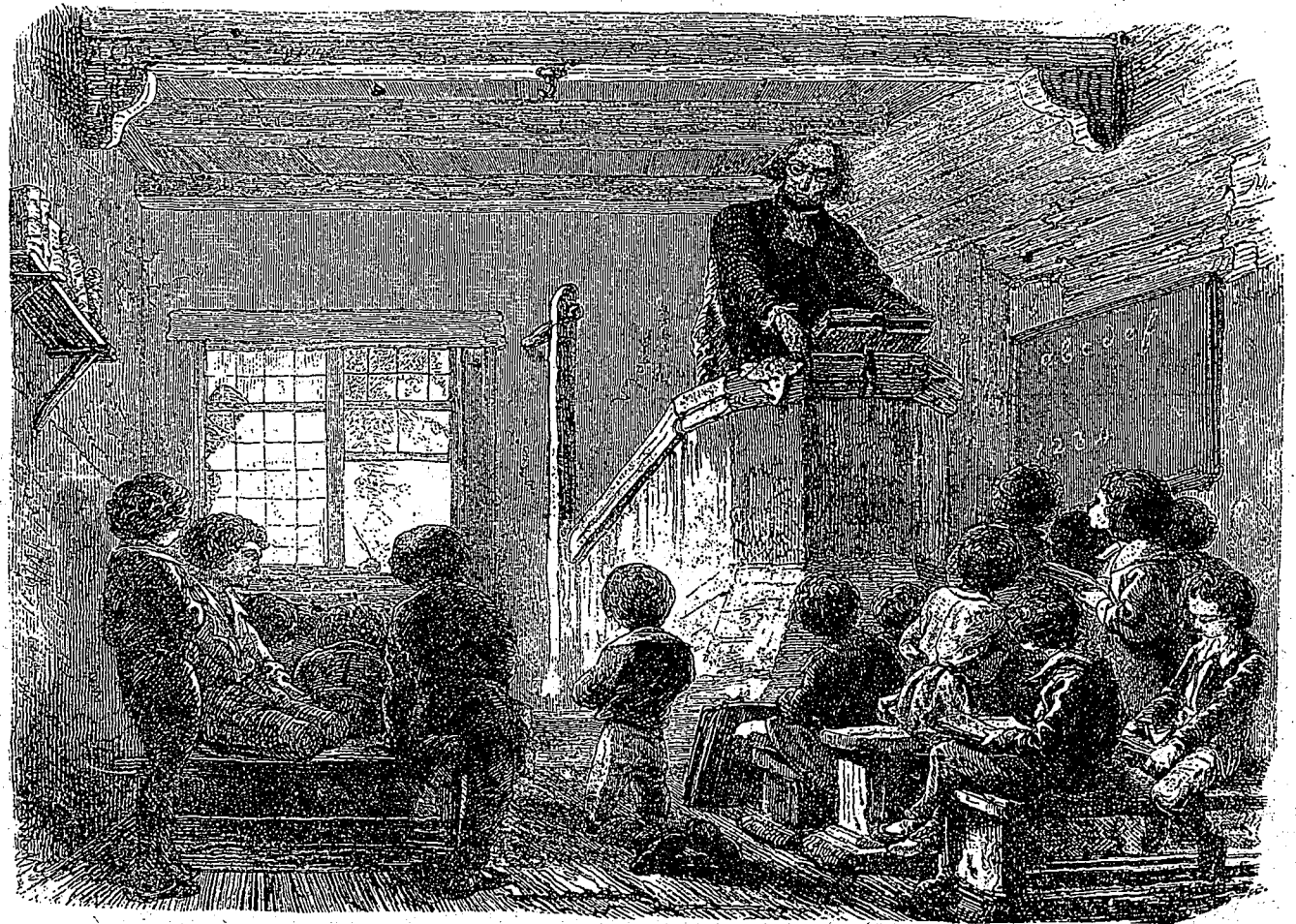
—Non, pas aujourd'hui ! répondit-elle. L'unique motif que vous puissiez donner à M. Fairlie, pour quitter vos élèves avant l'expiration de votre engagement, doit être qu'une nécessité tout à fait imprévue vous force à lui demander la permission de retourner immédiatement à Londres. Il est misérable, il est révoltant de s'abaisser à la tromperie, même la plus innocente ; mais je connais M. Fairlie, et si une fois vous lui donnez à penser que vous le traitez avec trop de sans-gêne, il refusera de vous dégager. Voyez-le vendredi matin ; occupez-vous ensuite (dans l'intérêt de vos relations avec votre patron), à laisser aussi en ordre que possible les travaux que vous ne pouvez achever ; samedi, quittez cette maison ! Il sera bien temps alors, M. Hartright, et pour vous et pour nous tous.

Avant que je l'eusse pu assurer qu'elle pouvait compter sur ma parfaite déférence à ses désirs un bruit de pas, sous la futaie, nous fit tressaillir tous les deux. Quelqu'un venait du château à notre recherche ! Je sentis le sang me monter aux joues et redescendre ensuite à mon cœur. Cette tierce personne qui, à ce moment critique, accourait ainsi vers nous, n'était-ce point miss Fairlie ?

Ce fut un soulagement, tant ma posi-

tion vis-à-vis d'elle était maintenant attristante et désespérée ; — ce fut un véritable soulagement que de reconnaître, lorsqu'elle parut à l'entrée du pavillon, la femme de chambre de miss Fairlie.

Dieu merci, ce n'était qu'elle !



Le maître d'école haranguait ses élèves.

—Pourrais-je vous parler un instant, miss ? demanda cette jeune fille, qui semblait un peu émue et mal à son aise.

Miss Halcombe descendit les marches du perron, et fit, à côté de la soubrette, quelques pas sous les arbres.

Laisse seul, je revins par la pensée, — avec un sentiment de misère et d'abandon qu'aucun mot ne saurait rendre, — dans ces chambres désertes, où j'allais, à Londres, traîner une vie solitaire et désespérée, le souvenir de ma bonne vieille mère, celui de ma sœur, les pré-

sages favorables qu'elles avaient tirés de mon séjour dans le Cumberland, — idées depuis longtemps bannies de mon cœur, je me le reprochais maintenant, honteux de moi-même. — me revinrent avec la tristesse attendrie de ces vieux amis qu'on a négligés, et qui nous pardonnent. Que penseraient-elles, ma mère et ma sœur, quand je leur reviendrais, ma mission à moitié remplie, avec la révélation de mon secret ? — Elles que j'avais quittées si gaies et si pleines d'espoir, dans cette bienheureuse soirée où le cottage de Hampstead avait été témoin de nos adieux.

Encore Anne Catherick ! le souvenir de cette soirée de famille ne pouvait renaître en moi sans y rappeler les incidents du retour à Londres, accompli au clair de lune. Que signifiait tout ceci ? Étions-nous donc destinés à nous rencontrer encore, cette femme et moi ? Après tout, c'était possible. Me savait-elle habitant de Londres ? Oui, je lui avais parlé de ma résidence, soit avant, soit après, cette question bizarre qu'elle m'avait adressée sous l'empire de je ne sais qu'elle méfiance, en me demandant si je connaissais beaucoup d'hommes qui eussent le rang de "baronnet". Avant ou après, — mon esprit n'était pas assez calme, en ce moment, pour me rappeler au juste lequel des deux.

Il s'écoula quelques minutes, avant que miss Halcombe revint vers moi, la femme de chambre une fois congédiée. Elle aussi, à présent, semblait éprouver quelque trouble, quelque malaise.

— Nous avons pris, monsieur Hartright, tous les arrangements nécessaires, me dit-elle alors. Nous nous sommes compris l'un l'autre, comme deux vrais amis, et nous pouvons immédiatement retourner au château. A vous parler franchement, je suis un peu inquiète de Laura. Elle me fait demander d'aller la trouver sans retard ; et je tiens de sa servante qu'une lettre, reçue ce matin par sa maîtresse, paraît l'avoir singulière-

ment agitée ; — la même lettre, sans doute, que je lui ai renvoyée, sur le pont de venir ici...

Nous nous batâmes de reprendre, tout le long du taillis, le sentier par lequel nous étions arrivés. Miss Halcombe, il est vrai, n'avait plus rien d'essentiel à me dire ; mais je n'avais pas épuisé, moi, l'entretien que je voulais avoir avec elle. Dès l'instant où j'avais découvert que le visiteur attendu à Limmridge était le futur de miss Fairlie, une amère curiosité, une singulière ardeur de jalousie me poussaient à savoir qui cet homme pouvait être. L'avenir, sans doute, ne m'offrirait pas une occasion plus favorable de poser cette question ; aussi la risquai-je pendant notre retour au château.

— Puisque vous avez la bonté de dire que nous nous sommes compris, miss Halcombe, repris-je ; puisque vous êtes certaine que j'apprécie votre indulgence, et que j'entends régler ma conduite d'après vos désirs, puis-je me hasarder... — (J'hésitais arrivé là ; j'avais pris sur moi de penser à lui ; mais il me semblait bien autrement pénible de parler de lui, en cette qualité de fiancé) — quel est le gentleman engagé à miss Fairlie ?

Le message qu'elle avait reçu de sa sœur préoccupait évidemment son esprit ; elle répondit, à mots pressés, et comme distraite :

— C'est un riche propriétaire dont les biens sont dans le Hampshire...

Le Hampshire ! Anne Catherick y était née. Encore, et toujours la Femme en blanc !... C'était une véritable fatalité.

— Et son nom ? ajoutai-je avec autant de calme et d'indifférence que j'en pus affecter.

Sir Percival Glyde.

"Sir" — Percival ! La question d'Anne Catherick, cette soupçonneuse question, concernant les "baronnets"

(1) La particule "sir" est l'appanage exclusif de la chevalerie anglaise.

que je pouvais compter parmi mes connaissances, venait à peine de quitter ma pensée, par suite du retour de miss Halcombe, que la réponse même de cette dernière l'y ramenait subitement. Je m'arrêtai sur place et la regardai.

— Sir Percival Glyde, répéta-t-elle, se figurant que je n'avais pas bien entendu.

— Simple chevalier, ou baronnet ? lui demandai-je, avec une agitation que je ne pouvais plus dissimuler.

Elle suspendit un moment sa réponse, et, ensuite, non sans quelque sécheresse :

— Baronnet, cela va sans dire.

## XII

Pas un mot de plus ne fut prononcé, ni d'un côté ni de l'autre, jusqu'à notre retour au château. Miss Halcombe monta aussitôt, en toute hâte, dans l'appartement de sa sœur.

Pour moi, je me retirai dans mon atelier, afin de mettre en ordre, avant de les abandonner aux mains d'un autre, tous ceux des dessins de M. Fairlie que je n'avais pas encore restaurés et montés à nouveau. Des pensées que j'avais jusqu'alors refoulées, des pensées qui rendaient ma position plus intolérable que jamais, vinrent m'assaillir en foule dans ma solitude.

Elle était donc fiancée et son futur époux se nommait sir Percival Glyde. Il avait rang de baronnet et ses domaines étaient situés dans le Hampshire.

Il existe en Angleterre des centaines de baronnets, et les grands propriétaires terriens se comptent par douzaines dans le Hampshire. A n'en juger que d'après les lois ordinaires de la probabilité, je n'avais pas l'ombre d'un motif, jusqu'à présent, pour rattacher sir Percival Glyde aux soupçons exprimés par les questions de la Femme en blanc.

Et pourtant, entre celle-ci et lui, le lien me semblait formé. Était-ce parce que je l'associais dans ma pensée avec

miss Fairlie ? miss Fairlie que je ne pouvais plus séparer d'Anne Catherick, depuis le soir où m'avait été révélée leur ressemblance de sinistre augure, ou bien, les événements de la matinée m'avaient-ils déjà tellement énérvé que j'étais à la merci de tous les prestiges, dont la moindre circonstance fortuite pouvait abuser mon imagination ? A ceci je n'aurais su que répondre. Je sentais seulement que ce qui s'était passé entre miss Halcombe et moi, pendant que nous revenions du pavillon, m'avait très singulièrement affecté. La prévision de quelque péril impossible à découvrir, caché qu'il était dans les insondables profondeurs d'un avenir inconnu pesait fortement sur moi. Comme autant de nuages amoncelés sous un ciel obscur, mille doutes assiégaient ma pensée ; je me croyais déjà lié, peut être pour jamais, à une série d'événements funestes, chaîne solide que rien ne pourrait rompre, pas même mon prochain départ du Cumberland ; — aucun de nous en verrait-il l'issue, l'issue définitivement arrêtée ?... Si poignante que fût la souffrance produite en moi par le misérable avortement de mon fol amour, elle semblait éteinte, amortie, par l'appréhension dominante de cette obscure menace que le temps tenait suspendue sur nos têtes.

Je m'occupais de mes dessins depuis un peu plus d'une demi-heure, lorsque j'entendis heurter à ma porte. Sur ma réponse elle s'ouvrit, et, à ma grande surprise, miss Halcombe entra chez moi.

Elle semblait irritée et troublée. Elle prit une chaise sans me laisser le temps de la lui offrir, et s'assit à l'instant même fort près de moi.

Monsieur Hartright, me dit-elle, j'espérais que nous en avions fini, pour aujourd'hui du moins, avec tous ces tristes sujets de notre entretien. Mais il n'en est pas ainsi. Quelques odieuses manœuvres sont mises en jeu pour effrayer ma sœur et la détourner de son prochain mariage. Vous m'avez vu envoyer le

jardinier au château, avec une lettre dont l'adresse, d'une écriture singulière, portait le nom de miss Fairlie

— Certainement.

— Cette lettre est un écrit anonyme, une ignoble tentative pour faire tort à sir Percival Glyde dans l'esprit de ma sœur. Elle l'a tellement agitée, tellement alarmée, que j'ai eu toutes les peines du monde à lui rendre le calme nécessaire pour qu'elle me permit de quitter son appartement et de venir vous trouver. Je sais bien que ceci est une affaire de famille, pour laquelle je ne devrais pas vous consulter, car vous ne pouvez y prendre aucune part, aucun intérêt.

— Pardon, miss Halcombe !... Je prends la plus vive part, le plus profond intérêt à tout ce qui peut affecter le bonheur de miss Fairlie, ou le vôtre.

— Je suis heureuse de vous entendre parler ainsi. Soit ici, soit ailleurs, vous êtes la seule personne de qui je puisse attendre un bon avis. Pour M. Fairlie, dans son état de santé, avec l'horreur que lui inspirent les difficultés et les secrets quels qu'ils puissent être, il est impossible même d'y songer. Notre ministre est un homme bon et faible qui, hors la routine de ses devoirs, n'entend rien à rien ; et nos voisins appartiennent justement à cet ordre de relations vulgaires commodes, qu'il n'est pas permis de déranger aux moments de trouble ou de péril.

— Ce que je voudrais savoir est ceci : dois-je immédiatement prendre toutes les mesures en mon pouvoir pour découvrir l'auteur de la lettre ? dois-je, au contraire, suspendre mes démarches et aller trouver demain l'homme de loi chargé des intérêts de M. Fairlie ? Toute la question, — peut-être fort importante — est de perdre ou de gagner vingt-quatre heures. Dites-moi, monsieur Hartright, ce que vous en pensez. Si je n'avais déjà été contrainte, dans des circonstances fort délicates, de vous admet-

tre à ma plus intime confiance, peut-être mon isclement même ne m'excuserait-il pas d'avoir recouru à vous. Mais les choses étant ce qu'elles sont, et après tout ce qui s'est passé entre nous, je ne dois certainement pas avoir tort d'oublier la date si récente de notre amitié...

Elle me passa la lettre qui, sans autre formule préliminaire, débutait brusquement comme suit :

— "Croyez-vous aux rêves ? Je l'espère pour vous. Voyez ce que dit l'Écriture touchant les rêves et leur réalisation (Genèse XI, 8, XII, 25, Daniel IV, 18-25) ; profitez ensuite, avant qu'il ne soit trop tard, de l'avertissement que je vous envoie.

"La nuit dernière, miss Fairlie, j'ai rêvé de vous. J'ai rêvé que j'étais dans le chœur d'une église, à l'intérieur de la grille où s'agenouillent les communicants ; j'étais debout à un des côtés de l'autel : le prêtre avec son surplis et son "prayer-book" était debout à l'autre.

"Après un laps de temps, sont arrivés vers nous, pour remplir les cérémonies du mariage, et descendant de la sacristie, un homme et une femme. La femme c'était vous. Dans votre belle robe de soie blanche, et sous votre long voile de dentelle blanche, vous sembliez si jolie, si parfaitement innocente, que mon cœur s'appitoyait sur vous, et que les larmes me vinrent aux yeux.

"Des larmes de compassion, ma jeune dame : or, le ciel bénit celles là ; et, au lieu de tomber de mes yeux, comme celles que chacun de nous verse tous les jours, elles se changèrent en deux rayons de lumière qui, de proche en proche, vibrant toujours plus loin vers l'homme debout avec vous devant l'autel, finirent par toucher sa poitrine. Les deux rayons jaillirent alors en arceaux et formèrent entre lui et moi comme deux arcs en ciel lumineux. Mon regard les suivit, et pénétra jusqu'au fond de son cœur.

"L'extérieur de l'homme que vous épousiez n'avait rien que d'assez agréable. Il n'était ni grand ni petit, — mais peut-être un peu au-dessous de la taille moyenne. Un homme encore agile, actif, d'humeur averti, — on lui donnerait environ quarante cinq ans. Il était pâle, et avait le front dégarni de cheveux, mais ceux qu'on voyait sur sa tête noirs encore, n'étaient mêlés d'aucun fil d'argent. Son menton était rasé ; mais le long de ses joues et sur sa lèvre supérieure une belle barbe brune poussait librement. Ses yeux étaient bruns aussi, et doués d'un vif éclat ; son nez, parfaitement régulier, n'eût pas mal convenu à une femme. J'en dirai autant de ses mains. De temps en temps une toux sèche et sifflante venait le déranger ; et quand alors il portait à sa bouche sa main droite, si fine et si blanche, il laissait entrevoir, sillonnant le dos de cette main, la cicatrice rouge d'une ancienne blessure. Mon rêve m'a-t-il bien montré l'homme en question ? C'est vous qui le savez, miss Fairlie, et vous pouvez dire si ce rêve m'a trompé ou non. Lisez, à présent, ce que je vis sous ces beaux dehors ; — je vous en supplie, lisez et comprenez !...

"Mon regard suivit les deux rayons de lumière, et pénétra jusqu'au fond de son cœur. Ce cœur était noir comme la nuit, et il y était écrit en lettres de flamme où se reconnaissait la main de l'Ange déchu." "Sans pitié, sans remords ! Il a jonché de misères les voies de bien d'autres créatures ; il jonchera de misère la voie de cette femme maintenant debout auprès de lui !"

Je lus cela ; les rayons de lumière haussèrent alors, et passèrent sur son épaule ; là derrière lui, la tête d'un démon qui riait. Les rayons de lumière changèrent encore de direction et passèrent sur votre épaule, là, derrière vous, une douce figure d'ange, elle pleurait. Pour la troisième fois, les rayons de lumière changèrent encore ; ils passaient

alors, comme un glaive, entre cet homme et vous. Puis ils s'élargirent, vous séparant violemment l'un de l'autre. Et le prêtre chercha vainement dans son livre les prières du mariage ; elles en avaient été arrachées ; et il referma le volume qu'il jeta loin de lui par un geste de désespoir. Moi, je m'éveillai les yeux pleins de larmes, et mon cœur battait, — car je crois aux rêves.

"Croyez-y aussi, miss Fairlie ! Dans votre propre intérêt, je vous en supplie, croyez-y comme j'y crois ! Joseph et Daniel et bien d'autres encore, dans l'Écriture, ont interprété les songes. Fouillez le passé de cet homme à la cicatrice avant de prononcer les paroles qui feront de vous sa femme, sa femme à jamais malheureuse ! Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous que je vous mets ainsi sur vos gardes. Aussi longtemps que le souffle vital passera dans ma poitrine, je m'intéresserai à votre bonheur. La fille de votre mère a dans mon cœur une place à part, — car votre mère fut ma première, ma meilleure, mon unique amie."

Ainsi finissait cette missive extraordinaire qui ne portait d'ailleurs aucune sorte de signature.

Rien à conjecturer d'après l'écriture de la lettre.

C'étaient sur un papier rayé, de ces caractères tremblés, contrariés, qu'on trouve souvent sous le nom de "ronde", dans les cahiers des écoliers. Ils étaient indécis, peu appuyés, çà et là effacés par des pâtés d'encre, mais, à cela pris, n'avaient rien qui les pût faire connaître.

— Ceci n'est pas la lettre d'une personne illettrée, dit miss Halcombe, et il est en même temps bien certain, vers son incohérence qu'elle n'a pas été écrite par quelqu'un appartenant aux rangs élevés de la société. La phrase relative au costume et au voile de la fiancée, que quelques expressions encore, çà et là, me semblent devoir la faire attribuer d'une



femme. Qu'en pensez-vous, monsieur Hartright ?

—Je suis de cet avis. Et non-seulement ceci me semble la lettre d'une femme, mais en même temps dont l'esprit doit être

—Dérangé, n'est-ce pas ? dit aussitôt miss Halcombe. Eh bien ! moi aussi, j'ai été frappé de la même idée... Je n'ajoutai rien. Tout à l'heure, tandis que je parlais, mes yeux s'étaient arrêtés sur la dernière phrase de la lettre : " La fille de votre mère a une place à part dans mon cœur,—car votre mère fut ma première, ma meilleure, mon unique amie. Ces paroles et le doute que justement je venais d'émettre sur l'état mental de l'auteur de cette épître, agissant ensemble sur mon esprit, me suggérèrent une idée que j'avais littéralement peur d'exprimer nettement, ou même de mourir en secret. Je commençais à me demander si mes propres facultés ne courraient pas risque de perdre leur équilibre. N'était-ce pas une sorte de monomanie que de ramener ainsi toute circonstance extraordinaire, toute parole imprévue à la même source cachée, à la même sinistre influence ?... Cette fois, je résolus, pour mettre à l'abri et mon bon sens et mon courage, de ne prendre aucun parti qui ne fût basé sur des faits précis, et d'écartier résolument toute tentation qui s'offrirait à moi sous forme de conjecture logique.

—S'il se présente une chance d'arriver à connaître la personne qui a écrit ceci, dis-je, en replaçant la lettre dans les mains de miss Halcombe, ne nous ferons pas mal de la saisir sans perdre de temps. Nous devrions j'imagine, questionner de nouveau le jardinier sur la vieille femme qui lui a donné ce message, et, partant de là, nous continuerons notre enquête aux environs. Mais, d'abord une question : Vous venez de mettre en avant, comme alternative possible, une consultation que vous demanderiez demain au juriconsulte chargé des intérêts de M.

Fairlie. Ne pourrait-on recourir à lui, un peu plus tôt ? Pourquoi pas dès aujourd'hui ?

—Pour vous expliquer ceci, dit miss Halcombe, il faut entrer, relativement au mariage projeté de ma sœur, dans certains détails que je n'ai pas jugé utile ou à propos de vous faire connaître ce matin. Un des motifs qui amènent ici, lundi prochain, sir Percival Glyde est le désir de faire fixer l'époque de son mariage, jusqu'à présent restée incertaine. Il paraît attacher quelque importance à terminer les choses avant la fin de l'année.

—Miss Fairlie a-t-elle connaissance de ce désir ? demandai-je avec émotion.

—Elle ne le soupçonne même pas, et après ce qui est arrivé, je ne prendrai pas sur moi la responsabilité de l'éclairer à cet égard. Sir Percival n'a parlé de ses intentions qu'à M. Fairlie, et celui-ci, comme tuteur de Laura, m'a dit lui-même qu'il était tout disposé à s'y prêter. Il a écrit à Londres à l'avocat de la famille, M. Gilmore. M. Gilmore se trouve en ce moment à Glasgow, pour quelques affaires, et, dans sa réponse, il propose de s'arrêter à Limmeridge-House, en retournant à Londres. Il arrivera demain et passera quelques jours avec nous, de façon à ce que Sir Percival ait le temps de plaider sa cause. S'il la gagne, M. Gilmore rentrera dans la capitale, emportant avec lui toutes les instructions nécessaires pour la rédaction du contrat. Vous comprenez, maintenant, monsieur Hartright, pourquoi j'ai ajourné à demain la consultation légale. M. Gilmore est l'ancien ami, l'ami éprouvé des Fairlie, depuis deux générations ; plus qu'à tout autre, nous pouvons nous fier à lui.

Le contrat ! ce simple mot m'avait plongé dans un désespoir jaloux qui agissait comme un poison sur mes instincts les plus élevés et les meilleurs. Je commençais à penser,—pénible aven-

que celui-ci, mais je ne dois rien supprimer dans les terribles révélations qui me sont aujourd'hui imposées,—je commençais à penser, dis-je, avec une fièvre d'espérance haineuse, aux vagues accusations que la lettre anonyme faisait peser sur la tête de sir Percival Glyde. Si ces charges insensées allaient se trouver par hasard étayées de quelque vérité, qu'arriverait-il ? Qu'arriverait-il, si cette vérité pouvait être établie avant que le fatal consentement eût été donné, avant que les conditions du mariage fussent arrêtées définitivement ? J'ai voulu, depuis, me faire cette conviction, que l'unique sentiment qui m'animait, en cette circonstance, était un pur dévouement aux intérêts de miss Fairlie. Mais je ne suis jamais parvenu à m'inoculer cette illusion, et je ne dois pas maintenant essayer de l'imposer à d'autres. Ce sentiment dont j'étais animé avait pour origine et pour but une haine effrénée, un désespoir vindicatif contre l'homme destiné à devenir " son " mari.

—Si nous voulons découvrir quelque chose, repris-je, obéissant à la nouvelle influence qui agissait sur moi, nous ferions bien de ne pas perdre une minute. Je ne puis donc que vous suggérer de nouveau l'opportunité de questionner encore une fois le jardinier, et de faire enquête immédiatement après dans tout le village.

—Pour l'un et pour l'autre objet, me dit miss Halcombe en se levant, je crois que je puis vous venir en aide. Partons, monsieur Hartright, partons de suite, et voyons ensemble à faire pour le mieux !...

J'avais la main sur le bouton de la porte,—mais je m'arrêtai tout à coup pour lui adresser, avant de partir, une question essentielle.

—Dans un des paragraphes de la lettre anonyme, lui dis-je, se trouve une espèce de signalement très détaillé. Sir Percival n'y est pas nommé, je le sais, -

mais cette minutieuse description donne-t-elle de lui une idée approximative ?

—Elle est d'une exactitude parfaite ; même en ce qui touche à ses quarante-cinq ans ..

Quarante cinq ans et elle n'en avait pas encore vingt et un ! On voit tous les jours des mariages aussi disproportionnés sous ce rapport ; et l'expérience a démontré que ces sortes d'unions sont souvent les plus heureuses. Je le savais,—et cependant la simple mention de cette inégalité dans leurs âges vint ajouter à la méfiance, à la haine aveugle qu'il m'inspirait.

—Oui parfaitement exact, continua miss Halcombe, mais en ce qui touche à la main droite, résultat d'une blessure qu'il reçut, il y a déjà bien des années, pendant un voyage en Italie. On ne saurait douter que les moindres détails relatifs à son extérieur ne soient parfaitement connus de l'auteur de la lettre.

Si j'ai bonne mémoire, on parle même d'une sorte de toux qui, de temps en temps, le fatigue ?

—Oui, et ce qu'on en dit est parfaitement exact. Lui-même la traite fort légèrement, bien que ses amis parfois s'en inquiètent.

—Je suppose que nulle rumeur fâcheuse n'a jamais attaqué sa réputation ?

—Monsieur Hartright ! j'espère que vous n'êtes pas assez injuste pour vous laisser influencer par cette lettre infâme ?...

Je me sentis rougir, car au fond j'avais conscience qu'il en était ainsi.

—J'espère que non. répondis-je, bégayant un peu. Peut-être, au reste, n'avais-je pas le droit de poser cette question ?

—Je n'ai pas de regret que vous l'ayez posée, me dit-elle, car elle me met à même de rendre justice à la bonne renommée de sir Percival. Ni moi, ni aucun membre de ma famille, monsieur



Hartright, n'avons entendu murmurer contre lui la moindre insinuation. Il a été le candidat vainqueur dans deux élections parlementaires vivement contestées, et il est sorti intact de cette double épreuve. En Angleterre, un homme qui a pu faire cela est un homme dont la réputation est solidement établie.

Je lui ouvris la porte sans rien répliquer, et je la suivis au dehors. Elle ne m'avait point convaincu. L'ange lui-même qui tient les registres du greffe céleste serait descendu d'en haut pour ouvrir son livre devant mes faibles yeux, qu'il ne m'aurait pas convaincu davantage.

Nous trouvâmes le jardinier à son travail quotidien ; mais nous eûmes beau le questionner, aucune réponse de quelque valeur ne put être arrachée à l'impénétrable stupidité de ce gamin. La femme qui lui avait remis la lettre était vieille ; elle ne lui avait pas adressé une seule parole ; elle s'en était allée en grande hâte dans la direction du midi. Voilà tout ce que nous pûmes tirer du jardinier.

Le village était situé au midi du château. Par conséquent, ce fut vers le village que nous nous rendîmes ensuite.

### XIII.

Notre enquête à Limmeridge fut patiemment suivie dans toutes les directions et parmi des gens de toutes espèces, de toute condition. Mais nous n'en obtînmes rien. Trois des habitants nous affirmèrent, à la vérité, qu'ils avaient vu la femme en question ; mais, comme il ne pût en donner le signalement ni s'accorder sur l'exacte direction qu'elle suivait au moment où, pour la dernière fois, ils l'avaient observée, ces trois brillantes exceptions à la règle d'ignorance ne nous fournirent, en vérité, aucune assistance particulière.

Le cours de nos inutiles investigations finit par nous conduire jusqu'à cette ex-

trémité du village où étaient situés les écoles fondées autrefois par mistress Fairlie. En passant à côté du bâtiment destiné aux garçons, j'insinuai qu'il serait peut-être bon de questionner le maître d'école, auquel, en vertu de son office, nous devions supposer l'intelligence la moins obtuse de toutes celles de l'endroit.

— Je crains bien, dit miss Halcombe, que le maître d'école se soit trouvé occupé de sa classe justement à l'heure où cette femme a dû, en allant et en revenant traverser le village. Cependant, il n'en coûte rien d'essayer.

Nous entrâmes dans l'enclos destiné aux jeux des écoliers, et, en faisant le tour afin de gagner la porte, située à l'autre extrémité du bâtiment, nous passâmes près de la fenêtre qui éclairait la salle d'étude. Je m'y arrêtai un moment, et je regardai.

Le maître d'école, assis dans sa haute chaire et me tournant le dos, paraissait en train de haranguer les élèves, tous groupés devant lui, à une exception près. C'était un petit entêté, à cheveux blancs et presque blancs, debout dans un coin, sur un tabouret, et mis à part comme une brebis galeuse, — une espèce de Crussoé en miniature, condamné par voie pénale, à vivre seul dans cette manière d'île déserte.

La porte, quand nous y parvinmes, était ouverte à moitié, et arrêtés sous le porche, pendant à peu près, une minute, nous entendions clairement la voix du maître d'école.

— Enfants, disait cette voix, prenez garde à mes paroles !... Si j'entends une seule fois, encore dans cette école, de pareilles balivernes à propos "d'esprits", vous vous en trouverez mal, tous tant que vous êtes. Des esprits, il n'y en a pas en ce monde ; par conséquent, tout enfant qui croit aux esprits croit en une chose qui ne saurait être ; or, un élève de l'école de Limmeridge, croyant à une chose qui ne saurait être, tourne

le dos à toute raison, à toute discipline, et s'attire par là un châtement bien naturel. Vous voyez tous, là bas, sur ce tabouret de punition, Jacob Pestlethwaite. Il a été mis en pénitence, non pour avoir dit qu'un esprit lui était apparu hier soir, mais parce qu'il est trop effronté, trop obstiné pour ouvrir l'oreille à la raison, et parce qu'il persiste à dire qu'il a vu l'esprit, bien que je lui aie dit, moi, que pareille chose ne saurait être. Si je ne puis en venir à bout autrement, je prétends débarrasser Jacob Pestlethwaite, à bons coups de canne, de cet esprit qui l'obsède ; que s'il se communiquait, cet esprit, au reste de l'école, eh bien ! je pousserais l'exorcisme un peu plus loin et, toujours à coups de canne, je guérirai l'école entière de son obsession.

— Je crains que nous n'ayons mal pris le temps de notre visite, me dit miss Halcombe, au moment où, après la magnifique péroraison du maître d'école, elle poussait la porte, me montrant le chemin.

Notre apparition produisit sur les écoliers une sensation profonde. Ils paraissaient convaincus que nous étions venus tout exprès pour voir étriller Jacob Pestlethwaite.

— Allez-vous-en tous dîner ! dit le maître d'école ; tous, excepté Jacob, naturellement. Jacob restera où il est, et l'esprit lui apportera son dîner, si tant est que l'esprit veuille s'en donner la peine.

En voyant disparaître à la fois ses camarades et la perspective de son dîner, Jacob perdit quelque chose de sa contenance. Il ôta les mains de ses poches, attacha un long regard sur ses poings fermés, les porta résolument à ses yeux, et, une fois là, les y fit tourner comme le pilon tourne dans le mortier, accompagnant ce geste de petits reniflements spasmodiques qui se suivaient à intervalles égaux.

— Signaux intermittants de sa détresse enfantine.

— Nous sommes venus ici monsieur Dempster, dit miss Halcombe interpellant le maître d'école, pour vous demander un renseignement, et nous ne nous attendons guère à vous trouver conjurant un esprit. Que signifie tout ceci ? Qu'est-il arrivé ?

— C'est ce petit drôle, miss Halcombe, qui a mis l'école sans dessus dessous, en déclarant que, hier soir, il avait rencontré un esprit, répliqua le digne instituteur. Et il persiste encore dans cette histoire absurde, malgré tout ce que je peux lui dire.

— Voilà qui est extraordinaire, dit miss Halcombe ; je ne supposais à aucun de vos écoliers assez d'imagination pour voir un fantôme. Ceci ajoute quelque chose, véritablement, à la tâche, déjà bien assez dure de former les jeunes intelligences que fournit Limmeridge ; — je souhaite monsieur Dempster, que vous en tiriez à votre honneur. D'ici là, je vous dirai, si vous le permettez, pourquoi je suis venue et ce que j'attends de vous...

Elle fit ensuite à l'instituteur la question que nous avions déjà posée à presque tous les autres habitants du village. Elle reçut la même décourageante réponse. M. Dempster n'avait pas aperçu l'inconnusur la trace de qui nous marchions ensemble.

— Nous ferions aussi bien de rentrer, monsieur, me dit miss Halcombe ; nous ne trouverons pas, bien évidemment, les indices que nous cherchons...

Elle avait déjà salué M. Dempster, et allait quitter la salle d'études, lorsque l'attitude désolée de Jacob Pestlethwaite, pleurnichant amèrement sur le tabouret de pénitence, attira son attention au moment où elle passait devant lui, et la fit arrêter un instant pour lui adresser quelque parole de consolation.

— Pourquoi donc, petit nigaud, lui dit-elle, pourquoi ne pas demander pardon à M. Dempster, et ne plus parler de fantôme ?

—Heu! — je l'ai vu, le fantôme! s'obstinait à dire Jacob Pestlethwaite, avec un éclat de larmes et des regards tout effarés.

—Sottises!... vous n'avez rien vu de pareil... Un fantôme!... Et quel fantôme a jamais!...

—Pardons, miss Halcombe, interrompit l'instituteur, tant soit peu déconcerté; peut-être vaudrait-il mieux ne pas questionner cet enfant; l'obstination avec laquelle il s'entête dans sa ridicule fable, passe vraiment toute croyance, et vous pourriez l'amener, sans qu'il le sût, à...

À quoi? interrompit miss Halcombe, avec une certaine vivacité.

—À blesser, sans le savoir, votre sensibilité, dit M. Dempster, qui semblait de plus en plus mal à l'aise.

—Sur ma parole, M. Dempster, vous faites grand honneur à ma sensibilité en la croyant susceptible d'être blessée par un marmot comme celui-ci!... Se tournant alors vers le petit Jacob, avec une expression de défi railleur, elle entreprit immédiatement de le catéchiser — Allons! disait-elle, je prétends approfondir toute cette affaire... Quand avez-vous vu l'esprit, méchant garçon?

—Hier soir, à la brune, répondit Jacob.

—Ah! c'était hier soir, et au crépuscule? Eh bien! de quelle couleur était-il?

—Tout blanc, comme sont les esprits, répondit le voyeur de spectres, avec une confiance au-dessus de son âge.

—Et où était-il?

—Tout là-bas, là-bas, dans le cimetière, — là où vont les esprits...

—Là où vont les esprits" et "comme sont les esprits"; — mais, petit imbécile, ne dirait-on pas que les mœurs et coutumes des esprits vous sont familièrement connues depuis votre plus jeune âge!... Vous savez, en tout cas, votre histoire sur le bout du doigt. Probablement, vous

pourrez me dire, maintenant, de qui cet esprit était le fantôme?

—Eh! mais, oui, je le puis, répondit Jacob, secouant la tête, avec une expression de triomphe mélancolique.

M. Dempster avait déjà essayé à plusieurs reprises, d'intervenir dans ce dialogue entre miss Halcombe et son élève; il mit, cette fois, une certaine résolution à se faire entendre.

—Veuillez m'excuser miss Halcombe, dit-il, si je me permets de vous faire observer qu'en questionnant cet enfant, vous n'aboutissez qu'à l'encourager.

—L'interrogatoire touche à sa fin, monsieur Dempster, et une seule réponse me suffira désormais. Eh bien! continua-t-elle, se tournant vers l'enfant de qui avez-vous vu le fantôme?

—C'était celui de mistress Fairlie, répondit Jacob à demi-voix.

L'effet que cette déclaration extraordinaire produisit sur miss Halcombe justifia pleinement l'insistance que l'instituteur avait mise à ne pas laisser aboutir l'interrogatoire commencé. Elle rougit d'indignation, s'avança sur le petit Jacob, avec une soudaineté irritée qui l'effraya et le fit pleurer de plus belle, — ouvrit la bouche pour lui parler, — se contraignit, à l'instant même, et au lieu de l'élève, apostropha le maître.

—À quoi servirait, dit-elle, de rendre responsable de ce qu'il peut dire, un enfant comme celui-ci? Je soupçonne fort que cette idée a dû lui être mise en tête par des gens plus âgés que lui. Si donc, monsieur Dempster, certains habitants du village ont oublié le respect et la reconnaissance dus à ma mère par tous et chacun d'entre eux, je m'appliquerai à les découvrir; puis, si j'ai quelque influence sur M. Fairlie ils expieront certainement leur méfait.

J'espère bien, — que dis-je? miss Halcombe, je suis sûr, que vous vous abusez en ceci, répliqua le maître d'école. Il n'y a dans toute cette affaire que la perversité et la folie de ce misérable

enfant. Il a vu, ou il a cru voir, dans la soirée d'hier, en traversant le cimetière, une femme en blanc; cette apparition, réelle ou chimérique, se tenait debout auprès de la croix de marbre, qu'il sait, comme le savent tous les habitants de Limmeridge, avoir été placée à titre de monument sur la fosse où repose mistress Fairlie. Ces deux circonstances suffisaient, et du reste, pour suggérer à l'enfant cette réponse qui, à bon droit vous a semblé choquante.

Bien que miss Halcombe ne parût pas convaincue, elle sentait évidemment que l'interprétation du maître d'école était trop plausible pour qu'on la contredit ouvertement. Aussi se borna-t-elle à le remercier de l'attention qu'il lui avait prêtée, et à lui promettre de le revoir quand elle aurait tiré au clair les doutes dont elle l'avait entretenu. Ceci dit, elle prit congé de lui, et l'amena hors de l'école.

Du commencement à la fin de cette étrange scène, je m'étais tenu à part, écoutant avec la plus scrupuleuse attention, et tirant moi aussi, mes conclusions. Dès que nous retrouvâmes seuls, miss Halcombe me demanda si, de tout ce que je venais d'entendre, j'avais pu me former une opinion quelconque.

—Une opinion très arrêtée, répondis-je; l'histoire de l'enfant, autant que je puis en croire, est basée sur un fait réel. J'avoue que je tiens beaucoup à voir le monument élevé, sur la fosse de mistress Fairlie, et à examiner le terrain qui l'avoisine.

—Vous verrez cette tombe.

Après m'avoir ainsi répondu, et tout en marchant à côté de moi, elle garda un instant le silence, absorbée dans ses réflexions.

—Ce qu'est arrivé dans cette école, reprit-elle, m'avait si bien fait oublier la lettre, que j'ai quelque peine à revenir là-dessus. Ne devons-nous pas renoncer à continuer notre enquête, et attendre

tout simplement jusqu'à demain pour en confier la suite à M. Gilmore?

—En aucune façon, miss Halcombe; ce qui est arrivé à l'école, n'encourage, au contraire, à persévérer dans nos investigations.

—D'où vient que cela vous encourage?

—Parce que cela vient à l'appui d'un soupçon que j'ai conçu au moment où vous me donniez la lettre à lire.

—Vous avez eu probablement de bonnes raisons, monsieur Hartright, pour me dissimuler jusqu'ici ce soupçon?

Je craignais, je vous l'avoue, de m'y trop laisser aller; je le supposais complètement absurde, je m'en méfiais comme résultant peut-être de quelque infirmité d'imagination. Il m'est impossible, maintenant, de l'envisager ainsi.

Non-seulement les réponses de l'enfant lui-même à vos questions, mais, de plus, une expression tombée par hasard des lèvres de l'instituteur, tandis qu'il commentait cette histoire, ont imposé de nouveau à mon esprit. Les événements avenir peuvent bien encore, miss Halcombe, renvoyer cette idée dans le pays des chimères; mais, en ce moment, j'ai la ferme conviction que le prétendu fantôme du cimetière ne fait, avec l'auteur de la lettre anonyme, qu'un seul et même personnage...

Elle s'arrêta, pâlit, et me regarda en face avec émotion.

—Quelle personne?

—Sans le savoir, l'instituteur vous l'a dit. En vous parlant de la mystérieuse femme que l'enfant a vue dans le cimetière, il l'a désignée ainsi: — une femme en blanc.

—Ce n'est pas Anne Catherick?

.....  
—Si c'est Anne Catherick...

Elle passa son bras sous le mien, et s'y appuya, comme près de se laisser tomber. — Je ne sais pourquoi, dit-elle à voix basse, mais dans ce soupçon, qui vous est venu, quelque chose me trouble subitement et semble m'ôter toute éner-

gie ? Je ressens... Ici elle s'arrêta et tâcha d'écartier en riant l'idée qui s'offrait à elle.—Monsieur Hartright, continua-t-elle ensuite, je vais vous montrer le tombeau, et rentrer ensuite immédiatement. Je ne dois pas laisser trop longtemps Laura toute seule ; il vaut mieux que je revienne lui tenir compagnie.

Nous étions quand elle parla ainsi près du cimetière. L'église triste édifice de pierre grisâtre, était située au fond d'un petit vallon, de manière à se trouver abritée contre les vents froids qui balayent, de tous côtés, cette contrée marécageuse. Se détachant du flanc de l'église, le champ de repos semblait gravir la pente de la colline. Il n'était entouré d'une muraille peu élevée, en pierres brutes, et découvert de tous côtés, si ce n'est à une de ses extrémités,

où un petit ruisseau s'écoulait, pour ainsi dire, goutte à goutte, au penchant du coteau pierreux, et où un bouquet d'arbres nains projetaient leurs ombres étroites sur un gazon ras et clair semé. Au delà du ruisseau et des arbres, et non loin des trois barrières de pierre qui, d'espace en espace, marquaient les entrées du cimetière, s'élevait la croix de marbre blanc qui distinguait des humbles monuments dispersés autour d'elle, la tombe de mistress Fairlie.

—Je n'ai pas besoin de vous accompagner plus loin, me dit miss Hatcombe en me désignant ce tombeau. Si vous découvrez quelque chose qui vous confirme dans l'idée dont vous m'avez parlé, ne me le laissez pas ignorer !...

— Nous nous reverrons au château... Elle me quitta. Je descendis aussitôt

vers le cimetière, et traversai la barrière par laquelle on arrivait en droite ligne au tombeau de mistress Fairlie.

L'herbe qui l'entourait était trop courte et le sol trop dur pour garder aucun trace de pas. Déçu de ce côté, j'examinai attentivement la croix et son piédestal cubique, sur le marbre duquel l'épithape était inscrite.

La blancheur originelle de la croix était, çà et là, un peu ternie par les taches que la pluie dépose sur le monument ; le piédestal de même, du côté de l'inscription, sur une bonne moitié de cette face. L'autre moitié, en revanche, attira immédiatement mon attention par l'absence complète de toute souillure, de toute impureté quelconque. En y regardant de plus près, je constatai qu'elle avait été nettoyée, — récemment

nettoyée, — du sommet à la base. Entre la portion ainsi lavée ou grattée, et celle qui ne l'était pas encore, la limite se voyait clairement partout où l'inscription laissait à nu que que espace de marbre blanc ; — elle se voyait aussi nettement qu'une ligne artificiellement tracée. Qui donc avait commencé le nettoyage de ce marbre, et qui l'avait laissé inachevé ?

Je regardai autour de moi, cherchant avec surprise comment cette question pouvait être résolue.

(à suivre.)

## DEVINETTES



Où est le passant auquel cette pauvre femme demande l'aumône ?



Cette femme cherche l'ouvrier qui a mis sa chambre dans cet état, alors qu'il est là devant elle.



Cherchez l'artiste qui dessine cette devinette.

LE SON DU



# PIANO KARN

Est d'une beauté rare, qui, se continuant avec force, les notes sont repercutées claires, vibrantes, le velouté charme l'oreille des plus délicats. Venez voir à notre magasin le modèle 1'96 et vous informer de nos prix.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

## THIBAUT & SMITH

1687 Rue Notre Dame



### FAUSSES DENTS sans PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Dents extraites sans douleurs chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste

20 Rue St-Laurent

Tel. Bell 9915 MONTREAL

### LA LIBRAIRIE ANCIENNE ET MODERNE

Livres religieux, d'histoire, de sciences, de littérature, etc., etc., neufs et d'occasion. Nous importons d'Europe dans le plus bref délai, tous les ouvrages qui nous sont demandés. Livres Canadiens—Reliures de tous genres. Achat de Livres, lots de Livres et de Bibliothèques. Echanges de Livres.

ARCHAMBAULT & BELVEAU,

Tel. Bell 1990 1617 Rue Notre Dame

Catalogue expédié franco.

## Fumez..... LES Cigares et les Cigarettes

CRÈME DE LA CRÈME ET

LAFAYETTE

De J. W. FORTIER

## ROMEO PREVOST & CIE,

Comptables Auditeurs,

### Liquidateurs et Fidei-Commissaires,

ARGENT A PRETER,

Achats de Debentures Municipales.

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos. 41 et 42.  
TELEPHONE BELL No. 815.

MONTREAL.

## N. LÉVEILLÉ

### Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½ RUE ST. LAURENT

MONTREAL

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps,  
Casimirs, Tweeds de première qualité et de  
Patrons les plus nouveaux.

## R. WILSON SMITH

### Courtier en Valeurs de Placement

ACHETE ET VEND : Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de Fer,  
Valeurs de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. TOUJOURS EN MAINS.

1724 Notre-Dame, Montreal.

# Cyclorama.....

En Livraison, \$1.25.

# Universal

Relie, \$2.00.



**LA COMPAGNIE DE**



# Photogravure Commerciale

**A. S. BRODEUR, Dessinateur,**

1560 Rue Notre Dame Montreal

 **Directeur-Gerant.**

Gravures et Dessins pour Livres, Journaux ; pour l'Industrie et le Commerce, pour Factures ;  
Cartes d'Affaires, Prospectus, Programmes, Affiches, Menus, etc., etc.



**83, Rue Wolfe, 83**

 **MONTREAL.**

Champagne 'Couvert'

Le Meilleur Champagne



Importé au Canada

En Vente Partout, Essayez-le  
SEULS AGENTS AU CANADA :  
**LAPORTE, MARTIN & CIE.**  
Epiciers en Gros, - MONTREAL.

Tout amateur devrait fumer les Cigares et  
Cigarettes.

**Aberdeen 10 cts.**

**Little Buck 5 cts.**

Les meilleures marques du Canada

**EN VENTE PARTOUT**

Manufacturées par la

**Blackstone Cigar Factory,**

1200, 1202, 1204 Rue St. Laurent

**MONTREAL.**

**THEO. A. GRÖTHE,**

**Horloger** - -  
 **et Bijoutier**

EN GROS ET EN DETAIL

**95½ rue St. Laurent,**

**MONTREAL**